



FloriLettres

Revue littéraire
de la Fondation La Poste

> numéro 155, édition été 2014

SOMMAIRE

- 01 Edito
- 02 Entretien avec Dan Gunn
- 08 Samuel Beckett - Portrait
- 09 Lettres choisies - Samuel Beckett
- 11 Emile et Henriette Gallé.
Correspondance 1875-1904
- 13 Dernières parutions
- 15 Agenda été 2014
- 18 Agenda des actions de la Fondation La
Poste 2014

Samuel Beckett Lettres

Éditorial

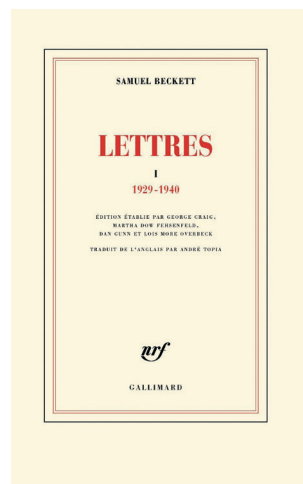
Nathalie Jungerman

Sur les quelque vingt mille lettres retrouvées de Samuel Beckett (1906-1989), rédigées en trois langues - l'anglais, le français, l'allemand -, deux mille cinq cents environ ont été choisies par les éditeurs George Craig, Martha Dow Fehsenfeld, Dan Gunn et Lois More Overbeck pour figurer dans un ensemble de quatre volumes publiés par Cambridge University Press et par Gallimard. Le premier tome de l'édition française qui comprend les lettres écrites entre 1929 et 1940 a paru récemment. Beckett est alors un auteur débutant et jeune universitaire, érudit, qui après avoir été lecteur à l'École Normale Supérieure à Paris, enseigne à Trinity College à Dublin ; puis il démissionne, las de l'institution. Il voyage à travers l'Allemagne entre 1936 et 1937, commente dans ses lettres à son ami et principal correspondant, Thomas McGreevy - futur directeur de la National Gallery d'Irlande - les œuvres d'art qu'il est venu contempler. Après son périple, il choisit de s'installer à Paris et déclare en avril 1939 : « S'il y a une guerre, comme je crains que cela soit probable, je me placerai à la disposition de ce pays ».

Sa correspondance, régulière et abondante, témoigne de l'importance de sa relation avec James Joyce, de ses débuts d'écrivain et des doutes qui le submergent - ignorant la reconnaissance à venir -, de son humour souvent féroce et de sa fragilité, de sa facilité pour les langues dont il exploite les possibilités...

Ce premier volume est un document remarquable, tant par la teneur des lettres que par l'appareil critique. Il offre à lire une partie des soixante années d'écriture épistolaire de l'auteur d'*En attendant Godot* qui recevra le Prix Nobel de littérature en 1969.

Rencontre avec Dan Gunn, Professeur de Littérature Comparée à l'Université Américaine de Paris et coéditeur des *Lettres* de Samuel Beckett...



Samuel Beckett
Lettres 1929-1940, Tome 1
Édition établie par George Craig, Martha Dow Fehsenfeld, Dan Gunn et Lois More Overbeck
Traduit de l'anglais par André Topia
Éditions Gallimard, 20 mai 2014

Ouvrage publié avec le concours de



Entretien avec Dan Gunn

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez établi l'édition des Lettres de Samuel Beckett en collaboration avec George Craig, Martha Dow Fehsenfeld et Lois More Overbeck. Vous êtes aussi l'auteur de l'introduction du volume I publié chez Gallimard qui réunit les lettres écrites entre 1929 et 1940. Avez-vous également préfacé les trois autres volumes dans la version anglaise ? On dit que l'écriture de Beckett est très difficile à déchiffrer... Comment s'est passée la transcription des lettres ?

Dan Gunn En effet, et je suis en train d'écrire l'introduction du dernier tome. Pour la parution en français chez Gallimard, il faut attendre la traduction, celle du deuxième tome est presque terminée. Elle a été faite par André Topia. Il est mort en janvier dernier et ce sera Gérard Kahn qui achèvera ce travail de traduction. Il connaît très bien les lettres de Beckett. Il nous a déjà beaucoup aidé, notamment pour la transcription.

Pour un tel projet, la transcription est la grande partie cachée de l'iceberg. L'écriture manuscrite de Beckett est effectivement la plus difficile qui soit à déchiffrer. On peut lire les lettres en ne reconnaissant que deux ou trois mots, et particulièrement dans la période qui concerne le troisième tome où Beckett avait des problèmes aux yeux et à la main. À cette lecture difficile, s'ajoute le fait qu'on ne peut jamais savoir dans quelle langue le prochain mot va apparaître. Quand on a l'habitude de transcrire, non seulement on se familiarise avec la graphie, mais on peut aussi anticiper le mot qui va suivre. En général, trois ou quatre options se présentent à vous. Avec Beckett, on ne peut pas

anticiper car le mot suivant peut très bien être en allemand, en français, en anglais ou en italien... Par exemple, dans une lettre à Tom McGreevy (Tome I), on trouve cette phrase :

« This *vitaccia* is *terne* beyond belief ». Donc, au sein même d'une phrase, il y a parfois des mots en trois ou quatre langues différentes. Dans une lettre entièrement en anglais (Tome III) où il parle de sa banlieue natale à Barbara Bray - amante de Beckett rencontrée à la *BBC*, critique et traductrice anglaise de Marguerite Duras -, un mot nous a résisté pendant très longtemps. George Craig a finalement pu lire « at-tenant ». Dans cet exemple, on constate qu'un seul mot en français surgit parfois dans un texte entièrement en anglais. Comme la plus grande partie de ses correspondants sont des gens très lettrés, Beckett n'hésite pas à utiliser le terme qu'il considère le plus juste, le plus précis quelle que soit la langue et qui sera susceptible de restituer le mieux possible sa pensée. La transcription en est d'autant plus difficile.

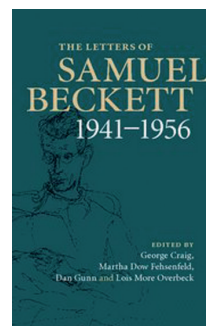
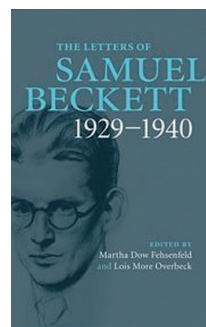
Samuel Beckett a écrit plus de 15 000 lettres. 2500 au total seront éditées dans les 4 volumes. On découvre qu'il est un correspondant très scrupuleux même s'il dit ne pas aimer écrire des lettres...

D. G. Actuellement, nous avons presque 20 000 lettres. Pour quelqu'un qui dit avoir du mal à écrire, il est en effet extrêmement prolifique. Dans *Molloy*, le personnage fait une déclaration qui va dans ce sens : « C'est incroyable combien de fois je pète par jour, 2 300 fois ! C'est absolument indigne et indécent. » Puis, il dit que si on compte par heure, et il



Dan Gunn, juin 2014
© Photo. N. Jungerman

Dan Gunn est Professeur de Littérature Comparée à l'Université Américaine de Paris où il dirige le Centre pour Écrivains et Traducteurs. Il est l'auteur de *Psychoanalysis and Fiction* (1988, traduit en français par Jean-Michel Rabaté, *Analyse et fiction*), de *Wool-Gathering or How I Ended Analysis* (2002), des romans *Almost You* et *Body Language*, et il coédite *The Letters of Samuel Beckett* (Cambridge University Press) dont le troisième tome sortira en octobre. Il contribue régulièrement au *Times Literary Supplement* et il est responsable de la série de livres dont la collection s'intitule « The Cahiers Series » (Sylph Editions). Son roman *The Emperor of Ice-Cream* sortira chez Seagull Books en décembre 2014. Il vit à Paris depuis trente ans.



The Letters of Samuel Beckett
1929-1940 - tome I
1941-1956 - tome II
Edited by George Craig,
Martha Dow Fehsenfeld,
Dan Gunn, and Lois More Overbeck
Cambridge University Press, 2009 et 2011

fait le calcul, puis par minute, et par seconde... il ne pète presque pas du tout ! Et il conclut ironiquement : « C'est fantastique comme l'arithmétique peut vous aider à vous connaître »... C'est un peu le même calcul avec la correspondance de Beckett ! On part du principe qu'il y a 15 000 lettres (certaines sont introuvables, ses lettres d'enfant par exemple, celles à sa femme) en sachant qu'elles ont été écrites pendant 60 ans ; ça signifie qu'il a écrit tous les jours certes, mais une lettre ou deux, ou bien dans le cas où la correspondance n'était pas quotidienne et qu'une journée était parfois consacrée entièrement aux lettres, qu'il pouvait en écrire 5 ou 6 le même jour. Finalement, ce n'est pas si incroyable. Beckett dit souvent qu'il ne peut pas se mettre au travail parce qu'il doit répondre à ses correspondants. Il n'était pas obligé de le faire, mais il répondait à tout le monde, certainement par courtoisie et aussi parce que ce rapprochement épistolaire l'aidait à vivre. Il se servait peu du téléphone. Les lettres étaient pour lui un moyen de rester en contact. Comme il voyageait beaucoup - et surtout à partir des années 1950 où il avait un peu d'argent, il partait en Grèce, en Tunisie, en Sardaigne -, il écrivait énormément. Il y a aussi de très belles lettres de Berlin. La correspondance faisait partie d'une relation vivante qui était souvent celle de toute une vie. Quand il a demandé à Martha Dow Fehsenfeld de réaliser une édition, il n'avait aucune idée du nombre de lettres qu'il avait écrites.

Il voulait que seules les lettres qui concernent son œuvre soient publiées...

D. G. Je ne faisais pas partie du projet à ce moment-là mais j'espère que j'aurais eu la lucidité de lui demander ce qu'il voulait dire par là parce que c'est vraiment un cauchemar d'avoir à déterminer les lettres qui sont en rapport avec son œuvre. Chaque personne le comprend différemment. Pour quelqu'un comme Beckett qui n'était pas un écrivain dit professionnel, qui n'avait aucune notion de carrière, et qui a dit dans

un Hors série de *Libération* en 1988 ou 1989 en réponse à la question « Pourquoi écrivez-vous ? » : « Bon qu'à ça », tout est personnel, tout est lié dans sa correspondance, l'œuvre ne peut être séparée de la vie. Cette question a ralenti l'entreprise éditoriale d'environ 10 ans. Il y a eu beaucoup de négociations. Après la mort de Jérôme Lindon, c'est son neveu Edward Beckett qui est devenu exécuteur testamentaire.

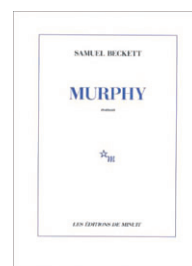
Beckett n'était pas isolé, il avait de très nombreux amis et nous avons rencontré chaque fois que cela a été possible ses correspondants. Il était presque impossible de se brouiller avec lui. Il pardonnait presque tout et si vous étiez ami avec lui, vous l'étiez pour la vie. Il donnait l'impression que la relation qu'il entretenait avec vous était particulière parce qu'il avait sans doute une écoute extraordinaire. En sa présence, vous vous sentiez spécial et lorsque vous compreniez que Beckett était lié de la même façon à d'autres, que votre relation n'était pas exclusive, vous pouviez éprouver un sentiment de jalousie. C'est ce qui est arrivé parfois, à l'insu de Beckett, entre les gens qui l'ont bien connu. Ce qui n'a pas facilité non plus le projet d'édition.

Pouvez-vous nous parler du phénomène de l'auto-translation chez Beckett ? Est-ce une réécriture ?

D. G. J'ai engagé George Craig - qui était mon professeur à l'Université de Sussex - pour travailler sur cette édition. Il est irlandais, il a un peu le même background que Beckett, protestant comme lui, non croyant. Il a marché dans les pas de l'écrivain, 25 ans après ; il était à Trinity College de Dublin et lecteur à l'École Normale Supérieure à Paris. Il a une maîtrise extraordinaire du français et il est une des rares personnes qui comprennent instinctivement ce que fait Beckett avec les langues, et surtout avec l'anglais qui n'est pas du tout un anglais standard, mais une version très particulière, très irlandaise. Ce que dit d'ailleurs Beckett quand il se traduit lui-même en français : *I'm Anglo-Irishing my French*. Pour l'édition anglaise, George Craig



Samuel Beckett, vers 1920
© Droits réservés -
The Estate of Samuel Beckett



Murphy (1938)
Roman écrit en anglais en 1935. Première publication : *Murphy*, Londres, Routledge and Sons, 1938. Traduction française par l'auteur en 1939, en collaboration avec Alfred Péron. Première publication : *Murphy*, Paris, Éditions Pierre Bordas, 1947. Éditions de Minuit, 1954

SAMUEL BECKETT
WATT



Watt
(écrit pendant la Seconde Guerre mondiale, publié en 1953)
Traduit de l'anglais par Ludovic et Agnès Janvier en collaboration avec l'auteur Éditions de Minuit, 2007 (Première édition en langue française en 1968)

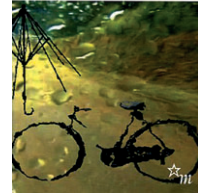
a traduit toutes les lettres françaises. Elles présentent beaucoup de difficultés, et dans le 2ème tome, constituent la moitié. Ce qui est capital pour lui, c'est que Beckett écrit pour être lu à haute voix. La question de l'énonciation est essentielle. La voix suit des rythmes, des hauts et des bas particuliers à l'irlandais. Les lettres de 1929 à 1940 qui sont réunies dans le premier tome témoignent d'une période d'apprentissage ; Beckett finit par connaître très bien le français, l'italien, assez bien l'allemand et l'espagnol, très bien le latin et le grec, et il traduit un peu, notamment une partie de *Finnegans Wake* de Joyce, avec Alfred Péron. Mais c'est plutôt un travail alimentaire qu'il continue aussi après la guerre. Il n'a pas encore l'idée de se traduire lui-même parce que personne ne s'intéresse à lui. Et pour cause. À la fin de la guerre, les nouvelles *Premier amour*, *L'Expulsé*, *Le Calmant*, *La Fin*, et son roman *Mercier et Camier* ont été écrits en français. Il est alors connu de très peu de gens car il écrit ces textes sans les montrer aux éditeurs. Les quatre nouvelles, son premier roman en français, la trilogie *Molloy*, *Malone meurt*, *L'Innommable*, et *En attendant Godot* qui sont donc le cœur de son œuvre sont encore inédits. C'est Suzanne Dechevaux-Dumesnil qu'il rencontre avant la guerre et qui deviendra sa femme, qui pense à les envoyer aux maisons d'édition. Plus tard, lorsque ses œuvres en français seront publiées dans d'autres langues (ça commence avec la trilogie et *Godot*), il ne s'occupera pas tout de suite de la traduction. Mais très vite, il se rendra compte que les corrections qu'il voudra y apporter prendront encore plus de temps que de faire le travail lui-même. C'est pour cette raison qu'il a finalement traduit presque tous ses textes écrits en français et en anglais. Beckett est certainement l'un des plus grands traducteurs du XXe siècle. Son français n'est celui d'aucun Français et il en est de même pour l'anglais. Il fuyait toujours ce qui était « normal » dans la langue. D'un texte qui venait d'être traduit en allemand, il a dit que ce serait bien si seulement le traducteur cessait de faire semblant qu'il ne s'agissait pas d'une traduc-

tion. Luigi Majno (éditeur italien) a fait une édition d'un petit texte de Beckett qu'il a traduit lui-même ; il m'a raconté que Beckett a trouvé la traduction très bien et même trop bien, et il l'a déformée. Il ne voulait pas que le texte puisse avoir l'air d'être écrit dans cette langue. Il voulait que « ça sonne bizarre ». La première personne à ma connaissance à avoir très bien parlé de cette question est Ludovic Janvier, traducteur de Beckett qui a poussé l'écrivain à traduire *Watt*. Dans son livre, *Pour Samuel Beckett* (Minuit, 1966), peut-être le premier très bon livre sur Beckett en français, Ludovic Janvier parle d'une certaine « entre-langue », et c'est précisément ce que cherchait Beckett.

Le propos le plus représentatif que j'ai pu lire en réponse à la question « Pourquoi avez-vous choisi d'écrire en français ? » alors que personne dans sa famille ne parlait une autre langue que l'anglais, c'est ce qu'il écrit dans une lettre à Hans Naumann : « Depuis 1945 je n'écris plus qu'en français. Pourquoi ce changement ? [...] Je vous donnerai quand même une piste : le besoin d'être mal armé ». Je pense que l'exercice de la traduction était une pause pour lui parce qu'il n'y a pas la même angoisse qu'avec l'écriture d'un texte à venir même s'il en parle comme une sorte de crucifixion. Il pouvait se permettre des libertés, inaccessibles pour un autre traducteur. Par exemple, la version anglaise de *Premier amour* qu'il réalise en 1970 sous la pression de Jérôme Lindon est assez loin du texte français. À mon avis, elle est encore mieux. C'est ce qu'on appelle « *an improving translation* ». Il dit par exemple au début du livre : « Personnellement, je n'ai rien contre les cimetières » et en anglais ça devient : « *Personally, I've no bone to pick with cemeteries* ». Sa version anglaise est plus humoristique, plus riche, plus percutante. Il s'agit en effet d'une réécriture. En plus de se traduire lui-même en anglais et en français, Beckett supervisait les traductions dans les autres langues qu'il connaissait.

En quoi la guerre a influencé son écriture et sa personnalité ?

SAMUEL BECKETT

MERCIER
ET CAMIER

Mercier et Camier (1946)
Éditions de Minuit, 1970

SAMUEL BECKETT

MOLLOY



Molloy (1947)
Éditions de Minuit, 1951

SAMUEL BECKETT

MALONE MEURT



Malone meurt (1948)
Éditions de Minuit, 1951

SAMUEL BECKETT

L'INNOMMABLE



L'Innommable (1949)
Éditions de Minuit, 1953

D. G. Entre son dernier grand roman écrit en anglais pendant la guerre, *Watt*, et les nouvelles qu'il commence à écrire ensuite, il y a un changement de style radical. La grande conversion de Beckett, et pas seulement sur le plan linguistique, s'est faite à la suite de la Seconde Guerre mondiale. Je ne suis pas le seul à penser que sans la guerre, il ne serait pas un auteur d'une telle importance. Lors de la déclaration de la guerre, il se trouve en Irlande et il regagne la France préférant « la France en guerre à l'Irlande en paix. » Il est un membre actif de la Résistance, recruté par son ami Alfred Péron (qui mourra en 1945, deux jours après avoir été libéré du camp de Mauthausen). Quand le réseau est dénoncé, Beckett échappe de peu à la police allemande et se réfugie dans le Languedoc, à Rousillon où il passe deux ans à travailler dans les champs. Il a donc connu des gens très différents de ceux qu'il fréquentait avant la guerre qui pour la plupart faisaient partie des cercles littéraires parisiens. Ce qui apparaît beaucoup dans *Godot*. Il a risqué sa vie et n'aurait sans doute pas survécu s'il avait été pris. Cette guerre change tout pour lui. Dans les lettres du premier tome, il est hypocondriaque et souffre mentalement. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il constate que sa souffrance est bien moindre par rapport à celle des autres. Ses amis sont morts ou d'autres ont perdu quelqu'un. Alors que dans les lettres d'avant-guerre, il montre tout ce qu'il sait, il y a prolifération de références, un côté *show-off*, après la guerre, il va vers la simplicité. Il se soucie très peu de lui-même et trouve son vrai chemin en fuyant Joyce.

Qu'est-ce qu'on peut dire de l'influence de James Joyce pour qui il voue une très grande admiration ? « Je jure que je ne mourrai pas sans être guéri de James Joyce » écrit Beckett.

D. G. Sa façon la plus radicale de s'éloigner de James Joyce a été justement de choisir une autre langue. Même dans *Watt*, le dernier long texte écrit en anglais, on sent encore l'influence de Joyce. Mais dès qu'il passe au français, c'est tout à fait autre chose. Il n'avait pas la

maîtrise du français autant que de l'anglais, ce qui lui évitait d'imiter l'auteur d'*Ulysse*. Il savait que cette influence pouvait être néfaste pour lui parce qu'on ne peut pas aller plus loin que James Joyce. Beckett dit dans une lettre : « C'est lui qui m'a appris à être artiste ». Il l'admirait aussi humainement. Joyce est resté central pour lui. Il avait pleinement conscience qu'il lui devait beaucoup.

Dans votre introduction vous relevez le terme de *Sorbonagre*, que Beckett utilise dans une lettre pour signifier sa crainte d'un « pseudo-savoir factice » et des attraits et pièges de la connaissance...

D. G. Il est question ici de la connaissance institutionnalisée. Beckett a toujours eu beaucoup de réticence à l'égard de l'institution. Ce qui explique en partie le fait qu'il ait démissionné après un an d'enseignement malgré les protestations de sa famille. Il était prêt à devenir le plus jeune professeur en chaire de l'histoire de Trinity College. En 1968 et jusqu'à ce qu'il gagne le Prix Nobel, il eu a un abcès au poumon. Pour trouver un climat plus clément, il est parti à Madère pendant l'hiver, mais finalement il n'a eu que du mauvais temps et a dû rester dans sa chambre où pendant 6 semaines, il a appris le portugais tout seul. Beckett était très doué pour les langues. Il était à la fois universitaire et autodidacte. Même s'il montrait de moins en moins souvent son érudition, il pouvait la faire resurgir à tout moment. Si quelqu'un lui demandait de donner son avis sur une étude, il exposait avec précision sa critique et il était très percutant. Beckett était savant dans tous les arts, et particulièrement en peinture.

Samuel Beckett est très concerné par la peinture. En témoignent les lettres du 28 novembre 1936 par exemple, ou du 7 mars 1937, ou encore son court texte, *Le Monde et le pantalon* écrit en 1945 à l'occasion des expositions d'Abraham et de Gerardus van Velde...



Samuel Beckett 1906-1989
© Droits réservés



En attendant Godot (1949)
Éditions de Minuit, 1952



Samuel Beckett pendant une répétition de *En attendant Godot*, 1961.
© Photo Roger Pic
© Département des Arts du Spectacle – Bibliothèque nationale de France

D. G. Son oncle qui s'appelait William Sinclair (connu sous le nom de Boss), père de sa première grande histoire d'amour Peggy Sinclair, a vécu en Allemagne jusqu'au nazisme. Il était marchand d'art. Il semblerait que Boss Sinclair ait pensé que Beckett aurait un avenir dans ce domaine quand en 1934, il quitte son poste universitaire. Son voyage en Allemagne en 1937 est d'ailleurs assez étrange. En plein nazisme, il va visiter les musées pour contempler les œuvres d'art et il rapporte ce qu'il a vu dans ses lettres. Il se « remplit » d'art. C'est très significatif aussi que le correspondant central du 1er tome soit Tom McGreevy (1893-1967), très savant et très littéraire aussi, lecteur à l'ENS qui l'a présenté à Joyce, catholique croyant de 13 ans son aîné qui a fait la Première Guerre mondiale, et qui deviendra le directeur de la National Gallery d'Irlande (de 1950 à 1963). Quant au principal correspondant du 2ème tome, c'est l'historien et critique d'art Georges Duthuit (1891-1973). Ce sont peut-être les lettres les plus importantes. Ce n'est donc pas un hasard si ses principaux correspondants sont des gens de l'art. Il écrit dans une lettre qui figure dans le 4ème tome : « En général, j'ai toujours préféré la compagnie des artistes peintres que celle des littéraires ». On constate aussi la fascination qu'exerce sur lui Bram Van Velde...

Il dit aussi L'écriture devrait suivre la peinture...

D. G. Il est très séduit par l'abstraction car elle apporte à la peinture une possibilité que le langage n'arrive pas à atteindre. Dans les *Trois* fameux *Dialogues avec Georges Duthuit* où Beckett parle de peinture et de son art, il dit que l'artiste doit aller vers l'indigence, le défaut (*failure*).

Le 9 juillet 1937, Beckett écrit aussi : « Il faut espérer que le temps viendra (...) où la meilleure manière d'utiliser le langage sera de le malmener de la façon la plus efficace possible (...) » ; et il ajoute qu'« il faut forer des trous dans le langage jusqu'à le faire suinter de ce qu'il contient »...

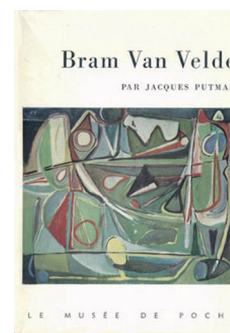
D. G. Ce que Beckett essaie de faire dans son travail, il le voit dans l'art pictural. Il y a une très belle lettre de 1933 où il parle de son écriture comme *facultative* et où il dit : « Je trouve très peu chez moi de ce que je trouve chez Dante, Homère, Racine et parfois chez Rimbaud ». Il écrit aussi : « Mon écriture devrait être comme l'éjaculation d'un pendu ». On retrouve dans *Godot* cette fascination des pendus. Il en ressort l'idée que l'art pourrait être une sorte de spasme physique qui démontrerait une nécessité d'évacuation. Chez Breton, il y aussi cette nécessité corporelle. Néanmoins, Beckett a toujours été réticent par rapport au surréalisme et à cette expérience d'écriture automatique.

Samuel Beckett a souffert psychologiquement. Certaines lettres témoignent de son désarroi. Il expose en 1935 à Tom McGreevy les raisons pour commencer et continuer sa psychanalyse...

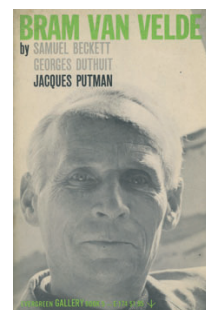
D. G. Beckett a presque toujours souffert psychologiquement. Il dit qu'il a eu une enfance très joyeuse, mais il a eu beaucoup de mal à vivre. Il vivra pourtant jusqu'à l'âge de 83 ans. Même s'il pense parfois au suicide, il n'est pas passé à l'acte en partie sans doute parce qu'il a ce côté protectant (même s'il déteste la religion, contrairement à sa famille) et surtout le travail. C'est par le travail qu'il est possible de se sauver et de survivre. Il dit à tout le monde avec autorité : « Si vous avez mal, remettez-vous au travail, c'est le meilleur moyen. » Dans une lettre à Robert Pinget en 1956, il écrit : « Ne vous désespérez pas, branchez-vous bien sur le désespoir et chantez-nous ça. » Quand il souffre vraiment et qu'il ne sait pas ce qu'il va devenir - il a des paniques nocturnes, des symptômes psychosomatiques très forts -, il entre en analyse à Londres avec Wilfred R. Bion qui deviendra plus tard un grand psychanalyste, pionnier de la psychothérapie de groupe. Il y a de très belles lettres sur cette question. À la fin de sa vie, Beckett affirme que ses années d'analyse l'ont marqué et aidé.



Le Monde et le pantalon (1945) suivi de *Peintres de l'empêchement* (1948) Éditions de Minuit, 1989



Bram Van Velde par Jacques Putman, Georges Duthuit et Samuel Beckett Douze reproductions Le Musée de Poche, 1958 1981



Bram Van Velde par Jacques Putman, Georges Duthuit Samuel Beckett Evergreen Gallery Book Grove Press, 1960

Qu'est-ce qui vous a conduit à Beckett ?

D. G. À l'âge de 16 ans, je suis allé voir une pièce qui faisait partie du festival international de musique et de théâtre d'Édimbourg, ville dont je suis originaire. C'était *Endgame (Fin de partie)* de Samuel Beckett que je ne connaissais pas, joué par des prisonniers américains qui avaient fondé une troupe, *The San Quentin Drama Workshop*. J'ai été très impressionné bien que je n'y aie rien compris. Mais c'est resté très présent en moi. On ne savait pas à l'époque que le prisonnier qui jouait le rôle principal, Rick Cluchey, allait devenir peu de temps après cette représentation, un des grands acteurs de Beckett avec qui il allait travailler en étroite collaboration. De nombreuses lettres lui sont adressées dans le 4ème tome. J'ai commencé ensuite à étudier Beckett à l'Université de Sussex, avec George Craig, mon professeur et mentor. Puis j'ai rencontré Catharine Carver qui était une sorte d'éminente grise de l'édition américaine. Elle avait déjà plus de 70 ans et vivait à Paris. Elle avait préparé les éditions de nombreux grands auteurs et elle était renommée pour avoir assisté à l'édition des *Letters of James Joyce*. Nous avons travaillé ensemble sur différents projets, ce qui a été pour moi un apprentissage exceptionnel. Martha Dow Fehsenfeld qui à la demande de Beckett s'était engagée pour préparer l'édition de ses lettres a recruté Lois More Overbeck, alors responsable de *The Beckett Circle* et spécialiste du théâtre moderne. Puis, étant donné l'ampleur du corpus, l'équipe éditoriale a fait appel à Catharine Carver qui a accepté d'offrir son assistance pour trouver des solutions aux nombreux problèmes soulevés par les lettres. Et comme Catharine Carver savait que sa santé lui imposerait des limites à sa parti-

icipation, elle m'a présenté à l'équipe (en 1992, je crois) et j'ai moi-même pensé à George Craig pour la traduction des lettres de l'édition en français. Personne n'était mieux préparé que lui pour ce travail et en effet, les traductions en anglais sont extraordinaires. Quant à l'appareil critique, nous y avons tous travaillé.



Sites internet

Éditions Gallimard
<http://www.gallimard.fr/>

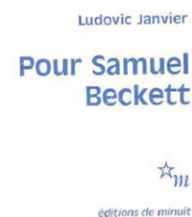
Éditions de Minit
<http://www.leseditionsdeminuit.fr/>

Samuel Beckett lecteur de Marcel Proust par Thierry Beinstingel. Remue.net
<http://remue.net/lire/T021009.html>

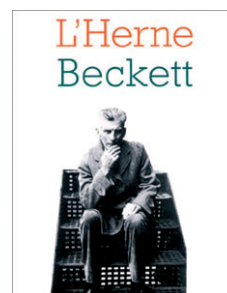
Association La Maison Samuel Beckett
<http://www.beckett-roussillon.com/>

The Beckett circle (en anglais)
<http://www.beckettcircle.org/>

Beckett International Foundation (The University of Reading) (en anglais)
<http://www.beckettfoundation.org.uk/>



Ludovic Janvier
Pour Samuel Beckett
 Éditions de Minit, 1966



Samuel Beckett
Cahier de L'Herne, numéro 31
 Éditions L'Herne, 1997



Charles Juliet
Rencontres avec Samuel Beckett
 Éditions P.O.L., 1999

Samuel Beckett Portrait

Par Corinne Amar

« 24 octobre 1968

Je sonne à l'interphone. Il m'invite à monter. Quand je sors de l'ascenseur, je me heurte presque à lui. Il m'attendait sur le palier. Nous pénétrons dans son bureau. Je prends place sur un petit canapé en face de sa table de travail, tandis qu'il s'assoit sur un tabouret, de biais par rapport à moi. Il a déjà adopté la position qui lui est familière, lorsque, assis, il demeure inoccupé : une jambe enroulée autour de l'autre, le menton dans une main, le dos courbé, les yeux fixant le sol. » Charles Juliet.

Une date de Journal, la première page ; autant de phrases brèves, brûlantes, concises qui vont raconter la première rencontre - un charme au sens propre du terme, mais de tous ceux qui rencontrèrent Samuel Beckett, qui ne fut pas sous le charme ? -, exercice d'admiration, partir du tout premier souvenir, épure profonde, sensible à l'intensité de la situation et au silence tel qu'il semblait se solidifier - une vie versus l'autre ; questions, réponses, observations, projections tiennent en un opus de 72 pages où l'un interroge l'œuvre et la vérité de l'autre, brûlure envahissante, contagieuse, dans sa propre quête continue de soi, celle qui n'a de cesse de pénétrer dans la mémoire. Le premier est timide et réservé, le second, de vingt-huit ans son aîné, prix Nobel l'année suivante, est, de manière légendaire, silencieux ; quand Charles Juliet rencontre pour la première fois Samuel Beckett (1906-1989), chez lui, à Paris, en 1968, il a 34 ans, n'a pas encore publié d'ouvrage, mais a déjà derrière lui toute une vie de blessures, de solitude, de travail sur soi et d'écriture autobiographique (il verra en 1973 publier sa première œuvre : *Fragments*), il a beaucoup lu l'œuvre de Beckett, et de cette œuvre-miroir, il voudrait lui dire des choses. D'ailleurs, il n'aurait jamais osé lui écrire, s'il ne s'était vu encouragé à cela par le peintre Bram Van Velde qu'il connaissait et qu'une vieille amitié liait à Beckett : « Il ne refusera pas de recevoir quelqu'un qui a des choses à lui dire. » Dans « Rencontres avec Samuel Beckett », publié en 1999 chez P.O.L., l'écrivain Charles Juliet revient au présent sur chacune de ces rencontres - il y en eut quatre, entre 1968 et 1975- et se souvient combien chez cet homme le silence importait, « cet étrange silence qui règne dans *Textes pour rien*, un silence qu'on ne peut atteindre qu'à l'extrême de la plus extrême solitude, quand l'être a tout quitté, tout oublié, qu'il n'est plus que cette écoute captant la voix qui murmure alors

que tout s'est tu (p.12) » - *L'écriture m'a conduit au silence* (p.21). L'écriture est née chez Beckett pour conjurer le tourment d'exister, son interrogation jusqu'au vertige, cette appréhension aiguë de la tragédie qu'est la naissance, et que traversera toute son œuvre - « Vous êtes sur terre, c'est sans remède ! » fait-il dire à Hamm, dans *Fin de partie* ; la vie, sa problématique finitude, et dont nous parlent encore Murphy, Molloy, Vladimir, Estragon, Watt ou Minnie, Beckett la magnifiera dans la langue (en français comme en anglais, mais il écrit aussi en allemand, en italien), la parole - énergie puissante, œuvre noire et pourtant jubilatoire qui pousse toujours plus loin l'exploration de l'humain. Un 5 janvier 1953, *En attendant Godot* est joué pour la première fois au théâtre, à Paris, mis en scène par Roger Blin. Indifférence générale, surprise, puis triomphe ; la pièce reste plus d'un an à l'affiche. - Que se passe-t-il ? Rien, justement. Deux hommes sur une « route à la campagne avec arbre ». Parce qu'un seul arbre suffit, et deux hommes, pour représenter l'humanité : Vladimir et Estragon attendent Godot, mais Godot ne vient pas. « Monsieur Godot m'a dit de vous dire qu'il ne viendra pas ce soir mais sûrement demain » leur annonce un jeune enfant envoyé en messenger. Alors, ils attendent, ils attendent en vain et sans fin - ah, ce mouvement de la fin qui ne finit pas, propre à Beckett et que soulignait Blanchot à la mort de l'écrivain - jusqu'au bord de l'exténuation de cette fin. « Alors, on y va ? » dit à la fin Vladimir. « On y va », répond Estragon. Indication de Beckett : *Ils ne bougent pas*. Rideau. Immobilité en mouvement, tremblement pétrifié qui va chercher l'infime parcelle de vie, s'inscrire dans un temps qui n'a plus ni commencement ni fin. Et pourtant, si tout appelle à la disparition, tout vit, puisque cette vie doit tout de même être vécue.

« (...) je dois continuer... Je suis face à une falaise et il me faut avancer. C'est impossible, n'est-ce pas. Pourtant, on peut avancer. Gagner quelques misérables millimètres... (...)

Quand j'ai écrit la première phrase de *Molloy*, je ne savais pas où j'allais. Et quand j'ai achevé la première partie, j'ignorais comment j'allais continuer. Tout est venu comme ça. Sans rature. Je n'avais rien préparé, rien élaboré. (p.19) » Du manuscrit d'*En attendant Godot* qu'il va chercher dans un tiroir pour le montrer à Charles Juliet - petite écriture penchée, difficilement lisible et sans rature - il confie : - ça s'organisait entre la main et la page. »

Lorsqu'à l'automne 1950, Jérôme Lindon, le directeur des éditions de Minuit reçoit les manuscrits de trois romans écrits en français par l'auteur irlandais, et déposés par sa compagne, Suzanne, *Molloy*, *Malone meurt* et *L'Innommable*, il est d'emblée ébloui par le premier texte qu'il lit - un double monologue, sans narration, où les voix des deux personnages (Molloy et Mo-

ran, dans leur réalité insaisissable, leur solitude radicale, se répondent en une série d'échos et de jeux de miroirs - qui ne ressemble à aucun roman déjà lu, et quelques mois plus tard, *Molloy* est en librairie. Jusque là, Beckett est encore inconnu ou presque. Il a 44 ans, a publié un premier roman, à Londres, *Murphy*, en 1938, s'est installé à Paris un an plus tôt. En 1926, étudiant à Dublin, il fait un premier voyage en France ; en 1928, il est à Paris, lecteur d'anglais à l'École normale supérieure, devient l'assistant puis l'ami de Joyce, traduit une partie de son *Work in Progress*, propose un sujet de doctorat français sur Proust et Joyce, repart pour Dublin deux ans plus tard, comme assistant de français au Trinity College, puis quitte Dublin, renonce à une brillante carrière universitaire, sans pour autant penser devenir écrivain, vit des années très sombres. Incapable de se fixer, constamment en mouvement, entre Dublin, Londres, Paris, l'Allemagne aussi, pour finalement opter pour Paris. Il y rencontre Duchamp, Giacometti, noue des liens d'amitié avec Geer, Bram Van Velde, fait ses premiers essais d'écriture en français, boulimique de lectures, avide de connaissance, habité d'une solitude extrême, de cette terrible difficulté d'« un arrangement tolérable entre le travail & la vie » dont nombre de lettres rassemblées dans le premier volume de sa correspondance publiée chez Gallimard (*Lettres, I 1929-1940*) témoignent. Et s'il lui arrive souvent d'avouer détester les lettres - « Je trouve qu'il est de plus en plus difficile d'écrire, même des lettres à mes amis » (à son ami et correspondant privilégié, Tom McGreevy, en 1936) - il n'en écrira pas moins plus de quinze mille, soit soixante années de correspondance. Peu de confidences sinon précieuses, infiniment émouvantes, concernant ses proches : p. 242. « 23 avril 1933 à Thomas McGreevy, Paris (...) Agréable marche ce matin avec Papa, qui devient vieux avec une philosophie pleine de grâce. Comparant les abeilles & les papillons aux éléphants & aux perroquets & parlant de contrats avec le niveleur. Faisant irruption à travers les haies et passant par-dessus les murs avec l'aide de mon épaule, blasphémant et s'arrêtant pour se reposer sous prétexte d'admirer la vue. Je n'aurai jamais quelqu'un d'autre comme lui. » (Son père mourra deux mois plus tard.)



Lettres choisies

Samuel Beckett
Lettres 1929-1940
Éditions Gallimard

(Les mots ou expressions en italique sont en français dans le texte original.)

Lettre à Thomas McGreevy
Tarbert, Comté de Kerry

18 oct. 32

Cooldrinagh
Foxrock [Comté de Dublin]

Mon cher Tom

Savoir que tu aimes mon poème me fait chaud au cœur. Sincèrement mon impression était qu'il ne valait pas grand-chose car il ne représentait pas une nécessité. Je veux dire que d'une certaine façon il était « *facultatif* » et que je ne m'en serais pas plus mal porté si je ne l'avais pas écrit. Est-là une façon très insipide de parler de la poésie ? *Quoi qu'il en soit* je trouve qu'il est impossible d'abandonner cette vision des choses. Sincèrement à nouveau mon sentiment est, de plus en plus, que la plus grande partie de ma poésie, bien qu'elle puisse être raisonnablement heureuse dans son choix des termes, échoue précisément parce qu'elle est *facultative*. Alors que les 3 ou 4 que j'aime et qui semblent avoir été attirés en luttant contre le véritable sale temps d'une de ces belles journées pour entrer dans le terrier de la « vie privée », *Alba* & le long *Enueg* & *Dortmunder* & même *Moly*, ne me donnent pas et ne m'ont jamais donné l'impression d'être *construits*. Je ne peux pas très bien m'expliquer à moi-même ce qu'ils ont qui les distingue des autres, mais c'est quelque chose d'arborescent ou du ciel, pas Wagner, pas les nuages sur roues ; écrits au-dessus d'un abcès et non à partir d'une cavité, une déclaration et non une description de chaleur dans l'esprit pour compenser le pus dans l'esprit. N'est-ce pas cela que veut dire Eluard ?

*Quel est le rôle de la racine ?
Le désespoir a rompu tous ses liens.*

Je n'ai pas honte de bégayer ainsi avec toi qui as l'habitude de ma façon délirante de ne pas réussir à dire ce que j'imagine que je veux dire et qui comprends que jusqu'à ce que la bouche doit bégayer ou se taire. Et seule une bouche plus stoïque que la mienne peut se taire.

Il y a un type d'écriture qui correspond à des actes d'imposture & de débauche de la part de l'officine de l'écrivain. Le gémissement que je dois lâcher de plus en plus en écrivant est là - c'est-à-dire presque toujours bien ficelé, en terrain, *faute d'orifice*, chaleur de friction et la combustion spontanée de l'esprit pour compenser le pus & la souffrance qui menacent son économie, manœuvres frauduleuses pour obtenir que la cavité fasse ce qu'elle ne peut pas faire - le travail de l'abcès. Je ne sais pas pourquoi le poème jésuitique qui est une fin en soi et justifie tous les moyens devrait me dégoûter tant. Mais c'est le cas - à nouveau - de plus en plus. J'essayais d'aimer à nouveau Mallarmé l'autre jour, & je ne pouvais pas, parce que c'est de la poésie jésuitique, même le *Cyane* & *Hérodiade*. J'imagine que je suis un sale P. aux tendances puritaines même en poésie, préoccupé de l'intégrité dans un surplus. Je porte le deuil de l'intégrité de l'émission de sperme chez un *pendu*, ce que je trouve chez Homère & Dante & Racine & parfois Rimbaud, l'intégrité des paupières tombant avant que le cerveau ne soit conscient du grain de poussière dans le vent.

(...)
Toujours affectueusement,
Sam

Lettre à Thomas McGreevy
Londres

25/3/37
Pension Romana
Akademiestrasse 7
[Munich]

Cher Tom
(...)

Je suis très malheureux aujourd'hui car j'apprends par une lettre de la maison que notre vieille chienne du Kerry que j'aimais tant & qui apparaît dans un des Pricks dont j'oublie le titre est très malade, qu'il a fallu lui mettre une sonde et qu'on lui a trouvé des tumeurs. (...)

Le voyage est fini, mentalement comme d'habitude bien avant que ce soit fini physiquement, et à partir de maintenant je vais simplement traîner en attendant de m'envoler. Je prends un vol direct d'ici à Londres, on change d'avion à Francfort & à Amsterdam. Départ d'ici à 9h55, arrivée à Croydon à 3h35 de l'après-midi. Ce sera probablement mercredi prochain ou aujourd'hui en huit. (...)

Je n'aime pas Munich. Cela m'ennuie de penser aux lieux que je manque en ne continuant pas mon voyage, Augsburg, Ulm, Stuttgart, Karlsruhe, Fribourg, Colmar, Strasbourg, Francfort - mais je serai très heureux de partir d'ici. Bien sûr les tableaux sont magnifiques. As-tu vu les Van Gogh, y compris l'autoportrait, et les Cézanne, y compris la tranchée de chemin de fer que tu m'as envoyée je crois en carte postale un jour, quand tu étais ici ? Ils sont dispersés un peu partout maintenant, résultat de l'incendie du Glaspalast il y a quelques années et du transfert de la grande exposition qui y était à la Neue Pinakothek, et puis la « Maison de l'Art allemand » flambant neuve, ressemblant à un terminus de train pompéien, sera prête.

Je crois que le Paul dans les 4 Apostels est le dernier mot et le meilleur de Dürer, mieux que tout ce qui est sur l'Autel Paulmgärtner. C'était le maître Lucas v. Leyden. Le tableau est une grande lamentation, avec des rangées de religieuses agenouillées & de démons. Je ne le trouve pas intéressant. Les Dirk Bouts sont merveilleux et les David. Le Rubens, je ne l'ai pas regardé. Je le considère comme allant de soi, comme les miracles de la science moderne. Et puis il y a les 17 Brouwer.

J'ai rencontré quelques personnes agréables ; un acteur, qui a quelques bons tableaux, entre autres un de mon cher Ballmer de Hambourg ; le propriétaire d'une galerie privée, qui ose encore exposer Marc & Nolde ; un conservateur du Musée National Bavarois, qui m'a rempli de vin du Rhin & du Brandy & m'a montré son Klee, sa traduction de Sappho avec des dessins de Sintenis, sa belle-sœur & sa femme. Encore un ami de Rilke, qui, déclara-t-il, ressemblait à Proust par sa « décentralisation de l'âme », ce qui n'alla pas sans de vives protestations de l'ex-expert. Et quelques peintres, notamment le seul & unique surréaliste allemand, un certain Ende. Il connaissait une fille de Con Curran & a dénigré Ernst, Picasso & Dali pour leur « manque d'intégrité » (!) et il schwärmait* pour Shem l'Homme de plume.

Il n'y a absolument nulle part où aller le soir, ni film, pièce de théâtre, opéra ni concert. J'ai assisté, plein de pieuses attentes, à un concert de sonates pour violon avec Furtwängler au piano ressemblant à un invertébré essayant de se luxer le dos assisté par le premier violon du Philharmonique de Berlin. C'était effrayant. Ils sont allés chercher les toutes premières œuvres de Mozart & Beethoven qu'ils ont pu trouver, pas du tout aussi bien que ce qu'auraient pu faire Paddy Delaney & Lennox Braid, puis la GROSSE SONATE flambant neuve sur laquelle Furtwängler a ruminé dans sa mue tout l'hiver. C'était innommable & cela a duré plus d'une heure. Le maximum de détermination (pour débiter tout ce qu'il avait sur le cœur dans un style moderne) & le minimum de compétence, une frénésie d'impuissance, avec des réverbérations de tout le monde depuis Berlioz jusqu'à Bartok. Ma sensibilité musicale semble être toute concentrée dans mon cul, qui me faisait diaboliquement souffrir. Et tout ça dans une chapelle wesleyenne inclinant à moitié au rococo.

Tout le monde me presse avec véhémence d'aller voir les montagnes, & les vallées, mais je n'ai pas dépassé un rayon de huit cents mètres dans toutes les directions à partir du Marienplatz. Un typographe au Hofbräuhaus, pâle de l'effort de ne pas s'en-

vrer avant l'édition du matin, m'a démontré qu'il y avait autant de Maîtres de la Mort de la Vierge qu'il y avait de Maîtres et de Vierges Mortes, mais seulement une Zugspitz[e]**

- * « Schwärmte » (allemand) : était enthousiasmé, se répandait en éloges.

- ** Le Hofbräuhaus est une brasserie munichoise fondée en 1579. La Zugspitze est le plus haut sommet (2 962m) de l'Allemagne, situé dans la région bavaroise à la frontière de l'Autriche.

Lettre à Thomas McGreevy
Londres

18 avril 1939

6 rue des Favorites
Paris 15^{me}

Cher Tom

J'ai été très heureux d'avoir à nouveau de tes nouvelles. Je suis désolé de t'avoir donné cette impression à Londres, & d'avoir mis tant de temps à la corriger. Mon sentiment à ton égard était très différent de ce que tu as pu croire. Mais j'ai vécu beaucoup de choses depuis un an, bonnes et mauvaises, et je ne regrette pas que ce soit fini. J'ai eu 33 ans cette semaine & je me demande si la seconde moitié de la bouteille sera meilleure que la première. Seulement au sens, je suppose, où l'on est habitué au goût.

Ces derniers temps je ne vais pas très bien. [...] Je pense que cette année je ne regretterai pas d'aller en Irlande & à la mer un mois & demi. S'il y a une guerre, comme je crains que cela soit probable bientôt, je me placerai à la disposition de ce pays.

(...)

Je vois les Joyce de temps en temps. Je vais chaque semaine à Ivry rendre visite à Lucia, dont je pense que l'état empire lentement. Elle ne voit personne d'autre que son père et moi. Helen souffre aussi d'une « dépression nerveuse » depuis deux mois et ne montre aucun signe d'amélioration.

(...)

Je n'ai rien écrit à part quelques poèmes en français, et je crois que tu en as déjà vu certains. Il y en a deux très longs qui n'appartiennent pas du tout à la série, étant des poèmes assez directs et descriptifs (en français) sur des épisodes de la vie d'un enfant. Je ne sais pas ce qu'ils valent. Les quelques personnes à qui je les ai montrés les ont aimés, mais ce sont des amis.

J'ai en ce moment ici un étrange groupe de tableaux. Un surréaliste allemand appelé Paalen m'a donné une sorte de truc « automatique » qui m'amuse, et j'ai commencé à payer un tableau que j'aime beaucoup, d'un juif polonais appelé Adler. L'appartement continue à me satisfaire tout à fait. N'y a-t-il aucune chance pour que tu viennes loger chez moi quelque temps ?

Je déjeune chaque lundi avec Péron, et je suis très heureux de l'avoir.

Il y a aussi une jeune fille française que j'aime bien, sans passion, et qui me fait beaucoup de bien. [Suzanne Deschevaux-Dumesnil (1900-1989). Plus tard l'épouse de SB] Il ne faut pas forcer le jeu. Comme nous savons tous les deux que cela aura une fin il est impossible de dire combien de temps cela peut durer. Et voilà quelques-unes de mes petites histoires. Peut-être que le vin n'est pas aussi mauvais que je le craignais.

Transmets mon bon souvenir à Hester. Est-ce qu'elle m'en veut ?

Écris vite à nouveau.

Affectueusement

Sam

J'ai beaucoup aimé l'Antonello.

.....

Pour les notes, se référer à l'ouvrage.

© Éditions Gallimard

Émile et Henriette Gallé. Correspondance 1875-1904

Par Gaëlle Obiégly



ÉMILE ET HENRIETTE
GALLÉ
CORRESPONDANCE
1875-1904

LA BIBLIOTHÈQUE DES ARTS

Un ménage, à la fin du XIX^e siècle. On s'y laisse mener. On prend plaisir, même, à une vie de famille par le biais de ces lettres qui en donnent bien plus qu'un aperçu. Mais ce n'est pas le seul attrait de cette correspondance. L'ouvrage s'adresse, en effet, à divers publics. On pourrait les inventorier ainsi : Historiens de la vie des femmes au XIX^e siècle, de l'Art nouveau, de l'École de Nancy, de l'institution du mariage, des mondanités d'un provincial. Il y a de multiples entrées. On peut également aborder ces lettres entre Émile Gallé et sa femme comme celles d'un homme et d'une femme qui s'expriment à égalité. Même si Henriette Gallé affecte de se sentir inférieure à son « chéri », ils ne s'en vient rien. Chacun a sa place, ses aptitudes, ses fréquentations, ses goûts. C'est le foyer qui les réunit, leurs enfants. Mais aussi le foyer, à proprement parler, celui où fondent les matériaux et prennent tournure les objets créés par Émile Gallé, céramiste de renom. Henriette ne règne pas uniquement sur la vie familiale, elle a aussi son mot à dire concernant les belles choses et les affaires.

Certes, la célébrité du nom Gallé repose sur le talent d'Émile, qui succède à son père à la tête d'une entreprise déjà lancée, mais la personnalité d'Henriette joue un rôle dans ces succès. Surtout, dans ce qui nous intéresse ici, à savoir un ménage. Parmi les lettres des deux époux, celles de la femme dominant. Commençons donc par le commencement, les fiançailles, car c'est par cette première relation épistolaire que nous faisons connaissance avec les personnages dont nous suivrons le parcours et les préoccupations. Au début du volume, les jeunes gens se présentent l'un à l'autre. Ils se sont rencontrés au sortir du cauchemar de la guerre de 1870. L'Alsacienne et le Lorrain s'uniront, s'installeront à Nancy qui représente alors une espérance, une promesse de vie à reconstruire pour eux, comme pour les habitants qui refusent la domination allemande

dans les territoires annexés. Entre février et avril 1875, Henriette et Émile échangent des lettres dans lesquelles ils se présentent et se manifestent. Ils se manifestent, c'est-à-dire que quelque chose de très personnel, au delà de toute intention, passe dans leur prose. Cela tient autant à ce qu'ils disent, qu'à ce qui se trouve exprimé à leur insu. À ce qui leur échappe. Et ce qui échappe, c'est la plupart du temps ce qui émeut. Henriette est d'une franchise remarquable, d'un naturel qui tranche avec ce que l'on sait du conformisme de l'époque et de cette bourgeoisie à laquelle les deux protagonistes appartiennent. Lui, Émile, c'est un esprit brillant, fin, dont la culture littéraire s'exprime dès les premières lettres. L'une d'elles, notamment, datée de mars 1875, a la tournure d'un poème saturé d'azur. Henriette y répond avec sa simplicité et son piquant, constatant que la lettre reçue était un chef d'œuvre et qu'à sa lecture elle a été très touchée des compliments flatteurs que l'auteur Émile s'adresse à lui-même. Henriette n'est jamais séductrice. Au contraire, elle démasque. Et elle se déprécie. Mais sans l'espoir d'être contredite. Émile a parfois des poses ne serait-ce qu'en affirmant : *je me mettrai en scène le moins possible, mon moi me paraissant fort haïssable*. C'est l'artiste. Henriette le reconnaît. Elle n'épouse pas qu'un homme, elle épouse aussi une vocation. Pourtant, ils n'ont pas les mêmes goûts. Elle n'a, par exemple, aucune disposition pour la botanique. Émile en est féru. Il lui envoie des violettes cueillies dans le jardin de la maison familiale, la dénommée Garenne où le couple s'installera. Nombre de lettres futures adressées par Henriette à Émile lors de ses déplacements seront écrites de La Garenne. Cette demeure occupe un vaste terrain dédié à un microcosme végétal dont les espèces ont été réunies par qui herborisait depuis son enfance. Enfance durant laquelle, Henriette s'est intéressée, elle, à l'arithmétique. Quand Émile écrit à Henriette, il ne cherche pas à séduire, pas plus qu'elle. Mais il s'impose. Sa personnalité se lit, c'est-à-dire sa passion. Henriette, de deux ans sa cadette, ne disparaît pas dans cette personnalité. Elle se contente de l'admirer avec plus de sincérité que de dévotion. C'est, du reste, la franchise de l'un et de l'autre qui semble les unir. Comme de grands amis, avant tout.

Passé le mariage, le ton et la régularité des lettres ne sont plus ceux des débuts. Celles d'Henriette sont bien plus nombreuses que celles d'Émile, souvent rédigées en style télégraphique, pleines d'abréviations. Lorsqu'il écrit de Paris, où son succès croît, son temps est compté semble-t-il. Ses aventures mondaines et commerciales donnent certainement lieu à des conversations dont nous ne saurons rien. La vie privée du couple se tient parmi les meubles. Meubles créés par Gallé lui-même. L'autre aspect de la correspondance con-

jugale montre l'action de Gallé, quand au début on en voyait surtout les méditations. Cependant, chez Gallé, comme chez quiconque, les deux ne sauraient être séparés. Le céramiste, maître de verreries, fabricant de meubles qu'il est devenu n'a pas éradiqué l'imagination et le cœur. Sa marque de fabrique. Il faut dire que Gallé est le héraut de l'Art nouveau dont le projet liait passion de la liberté, progrès technique et dialogue art-industrie. Lui, en particulier, invente, crée, fabrique, mais aussi inspire, projette, explique et rêve, parfois au risque d'être incompris. Mais n'étant pas purement un artiste, il n'est pas maudit. Au contraire, ses objets d'art trouvent preneurs. Sa clientèle s'élargit, s'enrichit de quelques princesses dans le salon desquelles il a sa place. L'esprit brillant de Gallé, ainsi que sa personnalité raffinée, lui ont ouvert les portes du monde autant que la pugnacité avec laquelle il mène son entreprise. Entreprise dans laquelle Henriette le seconde, tandis qu'à la vie parisienne elle ne prend pas part. Ses déplacements à elle n'ont lieu qu'en province, avec les enfants dont elle donne des nouvelles scrupuleuses à son époux en voyage d'affaires. Cette vie-là, dont elle ne se plaint pas, elle en pressentait les devoirs quand juste avant le mariage elle exhortait à ne pas ignorer « tout ce que quitte une jeune fille en se mariant, au changement complet de son existence, de ses habitudes, de ses idées peut-être ». Si alors elle n'éluait pas cette perspective effrayante, la réalité dans laquelle la voilà entraînée ne la prive pas de ses conceptions. Elle lit la presse, participe aux conversations politiques autour de l'affaire Dreyfus dont le couple se montre défenseur au risque de subir une situation conflictuelle à Nancy. Les longues lettres d'Henriette font part à de l'esprit qui anime certains dîners en ville, de ses agacements en même temps qu'elle évoque les enfants, la famille, l'entreprise. Lui se manifeste laconiquement, dans de brèves et rares missives où par exemple il s'émerveille d'un spectacle du Théâtre-français. L'un et l'autre évoquent aussi leurs lectures, des articles de journaux pour Henriette et Musset que Gallé délaisse avec raison pour Marcel Schwob dont il fréquente les textes et la personne. Et là, Henriette ne le suit pas.

Émile et Henriette Gallé.
Correspondance 1875-1904
 La Bibliothèque des Arts, 352 pages
 16 illustrations en couleur. Mai 2014, 29 €

Ouvrage publié avec le soutien de



Dernières parutions

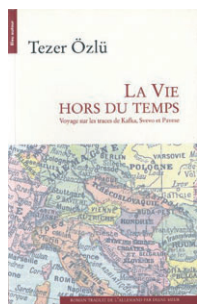
Par Élisabeth Miso

Récits



Etgar Keret, *Sept années de bonheur*. Traduction de l'anglais Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso. Etgar Keret s'est toujours méfié des récits dits réels ou affichant une quelconque quête de vérité, lui qui ne se sent libre et vraiment sincère que dans la fiction. Pourtant, le voilà qui publie un recueil de textes autobiographiques, tranche de vie de sept années, prise entre deux événements décisifs, la naissance de son fils Lev et la mort de son père. Sans se départir du ton burlesque et décalé qui caractérise ses nouvelles, l'auteur de *La Colo Kneller*

fait surgir de ce matériau intime une subtile réflexion sur l'héritage et la transmission, sur la fragilité de nos vies, sur la société israélienne. Évoquer son quotidien à Tel Aviv ou ses nombreux voyages, est un biais par lequel sonder le sentiment d'étrangeté d'être au monde qui l'habite, cette conscience que d'un instant à l'autre tout peut basculer. Dès la scène d'ouverture où il relate son attente dans l'hôpital où accouche sa femme et où arrivent en urgence les victimes d'un attentat suicide, il jette un des motifs de ces chroniques : ce que cela suppose de vivre dans un pays soumis à de telles tensions. La question des origines, de l'histoire familiale qui vous définit, de l'attachement aux êtres aimés traverse tout le livre. Alors qu'il goûte au bonheur d'être père et fils à la fois, il rend un hommage pudique mais vibrant aux siens. À ses parents tous deux rescapés de la Shoah qui ont nourri de leurs histoires son imaginaire d'enfant et de futur écrivain, à son frère tant admiré, à sa sœur ultra-orthodoxe avec ses onze enfants devenue si lointaine. Et puisqu'il parcourt son territoire intime, Etgar Keret ne manque pas d'interroger le rôle de l'écrivain « [...] il n'est rien qu'un pécheur comme un autre doté d'une conscience à peine plus aiguisée et d'un langage un peu plus précis dont il se sert pour décrire l'inconcevable réalité de notre monde [...] mais parce qu'il est ici, à nos côtés, enfoui jusqu'au cou dans le boue et l'ordure, il est celui qui plus que quiconque peut nous faire partager tout ce qui se passe dans son esprit, dans les zones éclairées et, plus encore dans les recoins sombres. » Éd. de l'Olivier, 208 p., 18 €. **Élisabeth Miso**



Tezer Özlü, *La Vie hors du temps - Sur les traces d'un suicide*. Traduction de l'allemand et présentation Diane Meur. « Cette vie ne me comble que lorsque les mots que j'aligne correspondent aux vents qui soufflent en moi, à l'amour qui aime en moi, à la mort qui meurt en moi, à la vie qui veut jaillir de moi. » En 1982, Tezer Özlü entreprend un voyage sur les traces de Kafka, Svevo et Pavese, ces « frères d'âme » qui lui ont fait entendre l'incomparable pouvoir de la littérature. Depuis toujours la romancière turque, n'a cessé de vouloir repousser les murs étouffants de sa jeunesse,

des valeurs petites-bourgeoises, de son chaos intérieur (elle séjourne à plusieurs reprises en hôpital psychiatrique), de se dérober à toute forme d'aliénation, sociale ou intime. « Rien ne m'est plus odieux que les frontières, les limites, et je me suis

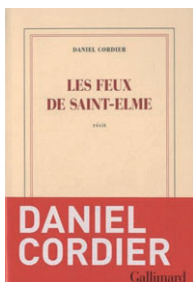
construit une absence de limites au milieu de toutes celles qui existent. » Alors à Berlin, à Vienne, à Prague, Zagreb, Belgrade, Trieste ou Turin, portée par les images et les mots d'écrivains chers à son cœur qui l'ont révélée à elle-même, elle éprouve le monde ambiant, évaluant le poids de la vie réelle face à la seule certitude acceptable à ses yeux, celle de l'intensité de la littérature. Pavese qu'elle convoque en permanence, comme un écho à ses sensations les plus profondes, l'accompagne plus particulièrement dans cette quête absolue de liberté. D'hôtel en hôtel, de lieu inconnu en lieu inconnu, d'étreinte en étreinte avec de jeunes amants, elle apprivoise son errance, comprenant au fil de son périple que chaque nouvelle journée est à la fois une fin et une renaissance. « Maintenant que je vis dans mon absence de limites et ressens la vie plus profondément qu'avant, je suis résolue à ne plus avoir peur. Il est plus agréable de porter son propre poids que celui des autres. » Cette voix d'une lucidité et d'une beauté implacables, s'est malheureusement tue trop tôt (Tezer Özlü est morte d'un cancer en 1986). Éd. Bleu autour, collection « d'un lieu l'autre », 240 p., 17 €. **Élisabeth Miso**



Anatole Broyard, *Kafka faisait feu*. Traduction de l'anglais (États-Unis) Julie Sibony. Dans ces mémoires restés inachevés, Anatole Broyard (1920-1990) se retourne sur sa jeunesse dans le New York magnétique de l'immédiat après-guerre. Greenwich Village, où il élit domicile en 1946, dégage alors une vitalité contagieuse avec sa population d'écrivains et d'artistes épris d'art abstrait et de littérature. Il emménage avec Sheri Donatti, une peintre particulièrement originale, protégée d'Anaïs Nin, déconcertante, fascinante mais épuisante. « Sheri était sa propre avant-garde. Elle s'était gommée et redessinée elle-même, elle avait réinventé sa façon de marcher, de parler, de bouger, et même de penser et de sentir. » Grâce aux bourses accordées aux anciens GI's, il fréquente la New School où les cours d'art moderne de Meyer Shapiro lui font forte impression. Il ouvre une librairie d'occasion sur Cornelia Street, « Nous ne nous contentions pas de lire des livres : nous devenions ce qu'ils étaient. Nous les absorbions et en faisons l'étoffe de nos propres vies. » Au contact d'échanges et de rencontres stimulantes, d'écrivains et d'artistes tels W. H. Auden ou Dylan et Caitlin Thomas, lui aussi ambitionne de lier son destin à l'art et à l'écriture. Il veut « être un intellectuel, voir la vie avec de la hauteur [...] », mais à la différence de la plupart de ses amis qui vivent dans l'abstraction des livres, mimant des situations et des personnages de fiction, lui tient à garder « un œil sur le monde ». Dans une Amérique en pleine mutation, le futur écrivain, critique littéraire et journaliste au *New York Times*, aiguisé son esprit et s'adonne au sexe, autre axe essentiel d'exploration de cette époque-là. Les hommes et les femmes se découvrent enfin, tentent de déjouer le silence entre les sexes et de se libérer de leurs inhibitions. « L'énergie de tout ce désir non dépensé, de l'impatience du sexe, était un immense courant traversant la vie américaine. » Éd. Christian Bourgois, 182 p., 15 €. **Élisabeth Miso**

même, elle avait réinventé sa façon de marcher, de parler, de bouger, et même de penser et de sentir. » Grâce aux bourses accordées aux anciens GI's, il fréquente la New School où les cours d'art moderne de Meyer Shapiro lui font forte impression. Il ouvre une librairie d'occasion sur Cornelia Street, « Nous ne nous contentions pas de lire des livres : nous devenions ce qu'ils étaient. Nous les absorbions et en faisons l'étoffe de nos propres vies. » Au contact d'échanges et de rencontres stimulantes, d'écrivains et d'artistes tels W. H. Auden ou Dylan et Caitlin Thomas, lui aussi ambitionne de lier son destin à l'art et à l'écriture. Il veut « être un intellectuel, voir la vie avec de la hauteur [...] », mais à la différence de la plupart de ses amis qui vivent dans l'abstraction des livres, mimant des situations et des personnages de fiction, lui tient à garder « un œil sur le monde ». Dans une Amérique en pleine mutation, le futur écrivain, critique littéraire et journaliste au *New York Times*, aiguisé son esprit et s'adonne au sexe, autre axe essentiel d'exploration de cette époque-là. Les hommes et les femmes se découvrent enfin, tentent de déjouer le silence entre les sexes et de se libérer de leurs inhibitions. « L'énergie de tout ce désir non dépensé, de l'impatience du sexe, était un immense courant traversant la vie américaine. » Éd. Christian Bourgois, 182 p., 15 €. **Élisabeth Miso**

Daniel Cordier, *Les feux de Saint-Elme*. On connaît le Daniel Cordier secrétaire de Jean Moulin, résistant et compagnon de la Libération, collectionneur d'art, critique, historien ; on ne connaissait pas de lui cet autre visage ; celui de l'adolescent qu'il fut, collégien de treize ans, à la fin des années 1920, au pensionnat dominicain de Saint-Elme, dans le bassin d'Arcachon, exalté de littérature, découvrant l'amour et le désir, et tourmenté entre son attirance pour l'un de ses camarades, David Cohen - paré d'autant de qualités que de vertus -, et une foi chrétienne qui ne transige pas. Récit autobiographique et récit d'initiation, premiers émois, égarements coupables, lectures reconnaissantes de Gide, passion inassouvie - dans cet univers de silences, de prières, de confessions, de messes, de vêpres et de semaine sainte annuelle -, mais demeurée si vive que son souvenir n'aura de cesse de l'obséder toute sa vie durant, jusqu'à vouloir le faire revivre réellement plus de soixante dix ans plus tard. Lorsque David, si folle-



ment aimé, désiré, magnifié, sacralisé en secret, lui avouera lui aussi qu'il l'aime, le jeune épris préférera le repousser et fuir, en se faisant renvoyer du collège, plutôt que de succomber à la tentation du diable sinon du mal. Toute sa vie, il regrettera cette occasion, elle le hantera. Récit, Journal ; pages splendides qui allient puissance d'évocation de l'amour, vivacité du souvenir et qualité littéraire. Années 1990 : Daniel Cordier, pour l'avoir si longtemps cherchée, retrouve sa passion de jeunesse. La réalité est-elle jamais à hauteur du souvenir qu'on en a ? « En chacun

de nous, il y a un regret qui veille. Le mien s'appelle David. Pour d'autres il n'a que le nom d'une fuite sans retour. C'est là que nous nous rejoignons tous, dans ce qu'on appelle la nostalgie. » Éd. Gallimard, 196 p., 16,50 €. [Corinne Amar](#)



Catherine Millet, Une enfance de rêve. Une famille ordinaire dans les années 50 - père, mère, frère cadet, grand-mère sous le même toit - un deux-pièces, à Bois Colombes, dans la banlieue parisienne, une promiscuité difficile, une enfance de rêveuse, un père revenu après cinq ans de captivité, des parents qui se déchirent, un gâchis, mais aussi des valeurs ; récit d'apprentissage de la vie, éveil du corps et de la conscience au monde, autoportrait de l'auteur en petite fille, puis en adolescente. « On entre dans

la vie avec les poings serrés, et j'ai joué à déplier les doigts minuscules comme font certainement beaucoup de petites filles, en comparant cette main à celle d'un gros baigneur en Celluloïd que j'avais. Elle était délicieusement douce. » Le récit débute par le souvenir de la naissance du petit frère, qui mourra à l'âge de vingt et un ans dans un accident de la route, et s'achève, après la mort du père d'un cancer, du suicide (réussi cette fois-ci) de la mère, ayant enjambé la fenêtre de la chambre donnant sur la cour. « Elle avait soixante-trois ans ». À son enterrement, la proche famille, c'était elle, et elle seule. Autant dire que le titre n'est pas à prendre au premier degré ! *Le rôle de la littérature est de dire la vérité*, avoue volontiers Catherine Millet, qui prend Cézanne pour maître, « Je vous dois la vérité » ; directrice de la revue *Artpress*, critique d'art, commissaire d'exposition, auteur, en 2006, de *La Vie sexuelle de Catherine M.* récit fameux de la période échangiste sinon orgiaque de sa vie où elle décrivait par le menu et sans complaisance, l'usage qu'elle faisait de son propre corps, depuis l'âge de dix-huit, elle retrouve ici le ton qui est le sien, méthodique, détaché, dénué d'auto complaisance, pour raconter ces scènes fondamentales de son enfance autour de ces trois pôles ; la famille, l'école, la lecture. Éd. Flammarion 285 p., 19,50 €. [Corinne Amar](#)

Entretiens



Romain Gary, Le sens de ma vie. Préface de Roger Grenier. « J'ai l'impression d'avoir été vécu par ma vie, d'avoir été objet d'une vie plutôt que de l'avoir choisie et en plus de cela, avec la notoriété, on est donc manipulé par la vie elle-même. », confiait Romain Gary en 1980 lors d'un long entretien accordé à Radio-Canada. Quelques mois seulement avant de choisir de s'éclipser définitivement de ce monde, l'auteur de *La vie devant soi* y déroule encore une fois son étonnante trajectoire. Dans cet ultime récit autobiographique, énoncé comme d'un seul souffle, il égrène nombre d'anecdotes et

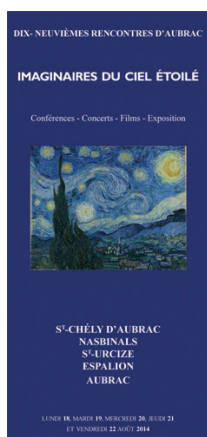
de considérations déjà mentionnées dans *La Promesse de l'aube* et *La nuit sera calme*, brouillant comme à son habitude les lignes entre réalité et fiction. Né russe, il raconte les émigrations successives puis l'arrivée à 14 ans à Nice avec sa mère Mina Owczynska, fervente francophile, dont l'influence sera déterminante. Emportée par un cancer en 1941, la directrice de la pension Mermonts, n'aura pu être témoin de la réussite de son fils. Se remémorant les épreuves et les détails savoureux des années de guerre (sa fuite pour rejoindre le général de Gaulle à Londres, ses missions d'aviateur le jour, ses nuits à écrire, le typhus et la typhoïde vaincus de justesse), il souligne non sans humour la dimension romanesque de son existence. Au sortir de la guerre, officier de la Légion d'honneur, compagnon de la Libération, écrivain reconnu et diplomate, il a ainsi exaucé les rêves les plus fous de sa mère. De ses dix-sept ans de carrière diplomatique, il garde notamment un souvenir marquant de son passage aux Nations Unies, épisode inconfortable où sa conscience n'a pu s'accommoder du double langage politique, de l'hypocrisie. La puissance du mensonge, le règne des masques et des légendes fabriquées, il a pu l'observer à loisir à Los Angeles d'abord comme consul général de France, puis comme scénariste. De la fiction hollywoodienne à sa propre mythologie, il n'y a qu'un pas que l'écrivain franchit en abordant sa célébrité, décrivant le curieux décalage entre sa vie réelle et celle véhiculée par les médias, « [...] je vivais en permanence avec un personnage de Romain Gary qui n'a strictement rien à voir avec la réalité de mon moi. » S'il trouve un sens à sa vie c'est d'avoir eu sans cesse à l'esprit « l'amour rendu pour les femmes et pour la femme », c'est ce dont il est sans doute le plus fier, être parvenu à « introduire dans tous (ses) livres, dans tout ce (qu'il a) écrit, cette passion de la féminité [...] » Éd. Gallimard, 112 p., 12,50 €. [Élisabeth Miso](#)



Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals



Rencontres d'Aubrac, 19ème édition « Imaginaires du ciel étoilé » Du 18 au 22 août Association À la rencontre d'écrivains

Festival littéraire du plateau d'Aubrac réunissant à Saint Chély d'Aubrac, Conques, Aubrac des écrivains, universitaires, acteurs, musiciens...

Les Rencontres d'Aubrac sont nées en 1993 à l'initiative de Francis Cransac, alors instituteur en Aveyron, porté par le désir d'échanger des enthousiasmes de lectures d'œuvres dont il pensait qu'on pouvait trouver de singuliers échos au cœur du plateau d'Aubrac, espace géographique fort et révélateur.

Trois lectures de correspondances à Saint Chély d'Aubrac avec le comédien Matthieu Dessertine :

- le 20 août à 15h00 : Extraits de la correspondance entre Kepler et Galilée
- le 21 août à 10h00 : Extraits de la correspondance de Jean Giono
- le 21 août à 15h00 : Extraits de la correspondance générale de Vincent Van Gogh sur la composition de La Nuit étoilée.

Enregistrement et diffusion des lectures sur France Culture.

Le programme sur le site du festival : <http://www.rencontres-aubrac.com>

Colloques

Centre Culturel International de Cerisy Colloque « Marguerite Duras : Passages, croisements, rencontres » Du 16 au 23 août

Organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Marguerite Duras, ce colloque vise à explorer l'œuvre multiple conjuguant prosaïsme et poésie, texte, théâtre, cinéma, le vécu et le fictionnel...

DIRECTION du colloque :

Olivier AMMOUR-MAYEUR, Florence de CHALONGE, Yann MÉVEL, Catherine RODGERS

(...)

Mardi 19 août

Matin :

CROISEMENTS: Intertexte ou le monde extérieur

Julia WATERS: De L'Empire français à India Song, de l'Indochine à l'Inde: croisements intertextuels et «transcoloniaux» dans l'imaginaire durassien

Joëlle PAGÈS-PINDON: Phono-graphie et photo-graphie: l'art poétique du « Livre dit » (Cf. FloriLettres n°154, mai 2014)



Mercredi 20 août

Matin :

RENCONTRES: Duras et l'art

Sylvie LOIGNON: «Comme une vague qui se recouvre d'elle-même»: le discours sur l'art de Marguerite Duras

Cécile HANANIA: Passage par la peinture: Marguerite Duras, de Joe Downing à Robert Lapoujade

Soirée :

Lectures de correspondances par Michael LONSDALE



Le programme complet sur le site du CCIC : <http://www.ccic-cerisy.asso.fr>

Cinéma

« La Cicatrice, Une famille dans la Grande Guerre » Le 1er juillet

Film réalisé par Laurent Véray, cinéaste et historien spécialiste de la Première Guerre Mondiale. Ce film propose de commémorer la Première Guerre Mondiale à travers la correspondance exceptionnellement riche et les photographies échangées, au quotidien, par une famille française, au fil des quatre années de guerre.

Un ensemble de plusieurs milliers de lettres et une centaine de photographies a été confié à Laurent Véray par Jacques Résal, un descendant direct de la famille Résal.

La famille se compose des parents et des six enfants adultes dispersés aux quatre coins de la France, sur le front comme à l'arrière. Leur correspondance est abondante, jusqu'à dix lettres sont échangées chaque jour.

Très tôt la famille est endeuillée : l'un des frères meurt au combat en septembre 1914. Son fantôme va hanter toute la correspondance.

Le réalisateur Laurent Véray met en valeur les archives privées, photographies et lettres, par des effets de surimpression sur l'image, sur les murs des deux maisons toujours existantes. Les lettres sont lues en voix off. D'autres archives sont utilisées pour replacer les personnages et leur correspondance dans le contexte de la Grande Guerre.

- le 1er juillet à Péronne

Théâtre

Poilus – d'un 14 à l'autre » / Fédération Départementale des Foyers Ruraux de Meurthe et Moselle

Le groupe théâtre de la FDFR a écrit des lettres de réponse aux « Lettres de poilus » de Jean-Pierre Guéno : en soulignant les évolutions de la société au cours du siècle qui vient de s'écouler, en réinterrogeant les raisons de ce conflit, en établissant des parallèles avec les conflits contemporains.

Ce travail d'écriture qui confronte les lettres de poilus et les lettres contemporaines, met en parallèle notre société et celle de 1914. Il est adapté et mis en scène pour différents lieux de représentation : spectacle en salle, théâtre de rue, lecture aux monuments aux morts, représentation pour des festivals...

Le spectacle s'adresse à tous publics, à partir de 7 ans.

Les troupes de théâtre amateur de la FDFR 54 présenteront le spectacle :

- le 4 juillet à Moutrot

- le 27 août à Faulx

- le 21 septembre à Bainville aux Miroirs - Lebeuville

Textes et musique

Rencontres Musicales du Malzieu en Lozère - 2ème édition Concert-lecture « Mozart, vie et correspondance » Du 6 au 9 août

À l'occasion de ces quelques jours, l'Ensemble Baroque Au Bas Mot proposera un échange et un partage de la musique classique en créant des interactions avec d'autres formes d'art. L'Ensemble Baroque Au Bas Mot, créée en 2009, a l'envie de faire découvrir son monde musical et artistique. Cette année au Malzieu, Les musiciens proposeront des manifestations éclectiques autour de la musique et réaliseront des actions pédagogiques. Ils participeront également à la mise en avant de la richesse du patrimoine de la cité à travers différents partenariats.

Soirée le 8 août Place des Ursulines au Malzieu-ville consacrée à Mozart, comprenant des extraits musicaux de son œuvre, et quinze extraits de correspondances lus par Stéphane Debryne.

Lieu : Dans les rues de la cité Médiévale du Malzieu

Office de tourisme du Malzieu

Tour de Bodon

48140 Le-Malzieu-Ville

04 66 31 82 73

**« Sonne, sonne, cor de postillon ! »
Relais de Poste des Ormes dans la Vienne
Le 5 septembre**



Ce concert-lecture a été créé au Musée de La Poste en 2013 lors des Journées du Patrimoine. Extraits de Haendel, Bach, Veracini... par une formation instrumentale comprenant un cor de postillon et un cor de chasse ponctués de lectures : texte explicatif remplaçant le cor de postillon dans l'histoire de la trompette, instrument de signal depuis l'Antiquité, et lettres diverses de Mme de Sévigné, De Brosses, anonyme XVIIème siècle...

Le relais des Ormes se trouve sur la route Paris-Bordeaux, la route d'Espagne, dont le tracé a été révisé en 1752 alors que le Comte d'Argenson propriétaire de la baronnie des Ormes, Secrétaire d'Etat à la Guerre était aussi Grand Maître et Surintendant des Postes de Louis XV de 1744 à 1757. Sa construction semble dater de 1752, peut-être comme haras du

château. La poste aux chevaux s'installe en juin 1764 dans les magnifiques bâtiments, construits par le Comte d'Argenson.

Association Ensemble Artifices
Relais de Poste des Ormes dans la Vienne
Le 5 septembre 2014

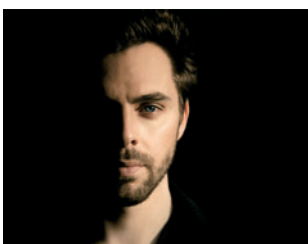
Renseignements et Réservation au 05 49 85 60 13

**Spectacle-lecture « Lettres à Lou » d'Apollinaire
Studio Raspail à Paris
Le 15 septembre**

Le spectacle tiré des Lettres à Lou de Guillaume Apollinaire (le poète vient de s'engager dans les troupes françaises et écrit tous les jours du front des lettres et poèmes à Louise de Coligny-Châtillon, qu'il surnomme Lou) a été créé en 2013 pour le Festival Livres en scènes, Textes et Voix en Cévennes sur la Scène Nationale d'Alès.

Lecture des lettres par Ivan Morane, projection de certaines correspondances, accompagnement musical par la violoncelliste Silvia Lenzi.

Compagnie d'Ivan Morane
<http://www.compagnie-ivan-morane.com/index.php>



**Francofolies, La Rochelle, 30ème édition
Du 10 au 14 juillet**

La Fondation est présente aux Francofolies avec Voix du Sud.
Le 13 juillet, Bastien Lanza sur la Scène de l'Horloge Rouge

Entre folk et chanson française, Bastien Lanza propose une musique intimiste aux sonorités acoustiques, où les arpèges portent les mots d'une façon résolument personnelle.

<http://www.francofolies.fr/artistes/bastien-lanza>

Bastien Lanza
© Francofolies La Rochelle



Agenda des actions de mécénat de la Fondation La Poste

La Fondation La Poste qui se veut à la fois culturelle et sociale a pour objet de soutenir l'expression écrite - dans la mesure où s'y incarnent les valeurs communes au Groupe La Poste - et en particulier la confiance, la solidarité, la proximité et l'innovation. Ainsi, elle encourage plus précisément avec un souci de la qualité et avec éclectisme : l'écriture épistolaire, l'écriture vivante et novatrice, l'accès à l'écriture sous ses diverses formes...

Juin-Juillet 2014

I. L'écriture épistolaire

a. Publications

Alphonse et Marguerite, une histoire d'amour singulière dans le tourment de la Grande Guerre, Éditions Courrier du Livre

Correspondance établie par Frédéric Chémery.

Le 11 octobre 1914, le sergent Robert Tailliez, 26 ans, meurt dans le combat de Champton, aux confins de la Meuse et de la Meurthe-et-Moselle. Sans nouvelles, Alphonse Chémery, son camarade du front hospitalisé à Dinard, lui écrit à son domicile. C'est Marguerite, veuve de Robert, qui lui annonce la nouvelle de sa mort. S'ensuit une correspondance ininterrompue de près de 800 lettres entre Alphonse et Marguerite, de décembre 1914 à février 1919. Frédéric Chémery, leur petit-fils, la découvre intacte dans une pièce de la maison familiale.

<http://www.editions-tredaniel.com>

Méliès. Carrefour des attractions, Éditions PUR, Presses Universitaires de Rennes

Cet ouvrage - issu du colloque sur Méliès organisé à Cerisy en 2011 - fera état des recherches les plus récentes sur l'œuvre de Georges Méliès, en même temps qu'il contribue à la redécouverte générale de la cinématographie des débuts. Il comprend également une édition critique de la correspondance française répertoriée de Méliès « Correspondance de Georges Méliès 1904-1937 », largement inédite à ce jour et réunie dans son intégralité pour la 1ère fois.

Seules les sept premières lettres du recueil sont contemporaines de sa carrière cinématographique. Mais les vingt ans de correspondance éclairent trois aspects des dernières années de la vie fort active de Méliès, sa situations personnelle et familiale, son engagement pour l'activité de la Chambres syndicale de la prestidigitacion et son attention à l'histoire de cet art et les enjeux et les cheminements d'une reconnaissance obtenue, dont il fut non seulement l'objet mais le protagoniste fort impliqué dès 1926.

www.pur-editions.fr

.....

NUMERIQUE

Correspondances d'auteurs de théâtre, Théâtre ouvert, Centre National des Dramaturges Contemporains. Né en 1971 au festival d'Avignon, et installé depuis 1981 au Jardin d'hiver dans le 18e arrondissement de Paris, le Théâtre Ouvert est un théâtre d'essai et de création qui possède 40 années d'archives sur les dramaturgies contemporaines.

Numérisation et mise en ligne de correspondances avec les auteurs contemporains « phares » de l'histoire de Théâtre Ouvert :

L'équipe de Théâtre Ouvert poursuit un travail archivistique de grande envergure visant à la sauvegarde, à la valorisation et à la mise à disposition du public (via son site internet) de ses 40 années d'accompagnement des écritures théâtrales nouvelles.

La fin de la numérisation et le lancement du site sont prévus à l'automne 2014, ainsi qu'une exposition consacrée aux archives du Théâtre Ouvert dans la galerie des donateurs de la Bibliothèque nationale de France, agrémentée d'archives sonores, avec le concours de l'INA et de France Culture. Parallèlement sera publié aux Editions Actes Sud un ouvrage consacré à l'un des fondateurs, du Théâtre Ouvert, Lucien Attoun, avec la reproduction de la plupart des pièces présentées à la BnF. <http://theatre-ouvert.net>

b. Manifestations valorisant les correspondances

La Fondation La Poste soutient de nombreuses manifestations qui valorisent l'expression écrite - et d'abord celle de la lettre - et qui complètent ou rendent plus vivante la littérature.

« Lettres du Pays » / Pays de Loire-Beauce de 2012 à 2014.

La Compagnie Les fous de Bassan à Beaugency - en collaboration avec les postiers de la région - met en place un projet culturel en milieu rural qui s'échelonne sur trois ans (quarante communes sont concernées). La population qui demeure ou travaille dans le Pays Loire-Beauce est invitée à écrire une ou des lettres pour parler du pays.

Certaines de ces lettres sont confiées à des artistes qui apportent une réponse artistique.

Point d'étape :

- Année 2012 : 437 Lettres (toutes les lettres spontanées, numériques, manuscrites, cartes postales) prises en compte et réceptionnées, toutes consultables sur la rubrique TOUTES LES LETTRES du site www.lettresdupays.com

- Année 2013 : réponses artistiques, lectures-concerts et organisation des manifestations de 2014.

Quarante lettres sont transmises à quarante artistes et artisans d'art du Pays Loire Beauce, officiant dans des disciplines diverses : littérature, musique, arts plastiques, céramique, couture, photographie, vidéo, gravure de pierre, verrerie... Chaque réponse prend en compte la spécificité de l'élément au cœur de la Lettre et la façon dont l'expéditeur l'a mis en mots.

Durant cette phase, la représentation de lectures-concerts conviviales et festives, diffusées dans douze communes du Pays Loire Beauce, permet à la population de goûter quelques Lettres du Pays interprétées, lues et chantées par trois comédiens et un musicien.

Le programme se termine avec Les Grandes Fertilités : présentation festive des quarante réponses d'artistes à travers des expositions, spectacles, concerts, un Bal à lettres, des impromptus théâtraux, musicaux et chorégraphiques... les :

- **30 et 31 août** à Chevilly, canton d'Artenay
- 13 et 14 septembre à Tavers, canton de Beaugency
<http://www.lettresdupays.com>

« La Cicatrice, Une famille dans la Grande Guerre »

Film réalisé par Laurent Véray, cinéaste et historien spécialiste de la Première Guerre Mondiale.

Ce film propose de commémorer la Première Guerre Mondiale à travers la correspondance exceptionnellement riche et les photographies échangées, au quotidien, par une famille française, au fil des quatre années de guerre. Un ensemble de plusieurs milliers de lettres et une centaine de photographies a été confié à Laurent Véray par Jacques Résal, un descendant direct de la famille Résal.

La famille se compose des parents et des six enfants adultes dispersés aux quatre coins de la France, sur le front comme à l'arrière. Leur correspondance est abondante, jusqu'à dix lettres sont échangées chaque jour. Très tôt la famille est endeuillée : l'un des frères meurt au combat en septembre 1914. Son fantôme va hanter toute la correspondance.

Le réalisateur Laurent Véray met en valeur les archives privées, photographies et lettres, par des effets de surimpression sur l'image, sur les murs des deux maisons toujours existantes. Les lettres sont lues en voix off. D'autres archives sont utilisées pour replacer les personnages et leur correspondance dans le contexte de la Grande Guerre.

- **le 1er juillet à Péronne**

« **Max Jacob 1876-1944, vie et mort d'un archange foudroyé** », Association des Amis de Max Jacob, de mars à novembre.

Dans le cadre de la commémoration du 70ème anniversaire de la mort de Max Jacob, l'Association des Amis de Max Jacob présente des manifestations qui se déroulent à Orléans, Saint-Benoît-sur-Loire, Quimper, Lyon, Paris, Drancy... Elles évoquent la période 1940-1944 et permettent d'aborder les étapes de l'existence du poète à partir de 1940, sous la menace des mesures antisémites : persécutions, recensement, port de l'étoile jaune, spoliations, puis son arrestation et sa déportation.

Conjointement, le Printemps des Poètes mettra Max Jacob à l'honneur pour sa 16ème édition.

Dans le cadre de l'exposition « Max Jacob, un poète assassiné, Drancy 1944 », du 18 mars au 21 septembre au CERCIL (Centre de Recherche sur les Camps d'Internement du Loiret) à Orléans, trois lectures de lettres sont organisées :

le 29 novembre à la Médiathèque d'Orléans : colloque Ecrire la menace

et au Centre Dramatique d'Orléans : spectacle Artaud / Barrault de Denis Guénoun avec Stanislas Roquette.

« **Poilus - d'un 14 à l'autre** » - Fédération Départementale des Foyers Ruraux de Meurthe et Moselle.

Le groupe théâtre de la FDFR a écrit des lettres de réponse aux « Lettres de poilus » de Jean-Pierre Guéno : en soulignant les évolutions de la société au cours du siècle qui vient de s'écouler, en réinterrogeant les raisons de ce conflit, en établissant des parallèles avec les conflits contemporains.

Ce travail d'écriture qui confronte les lettres de poilus et les lettres contemporaines, met en parallèle notre société et celle de 1914. Il est adapté et mis en scène pour différents lieux de représentation : spectacle en salle, théâtre de rue, lecture aux monuments aux morts, représentation pour des festivals... Le spectacle s'adresse à tous publics, à partir de 7 ans.

Les troupes de théâtre amateur de la FDFR 54 présenteront le spectacle :
- le 8 juin à Choley Menillot, dans le cadre du Festival Le Feu aux planches
- le 4 juillet à Moutrot
- le 27 août à Faulx
- le 21 septembre à Bainville aux Miroirs - Lebeuville

Le Festival de la Correspondance, Grignan, 19ème édition, du 1er au 6 juillet

Thème : 1914, Entre Belle époque et Guerre

Le Festival s'intéresse plus particulièrement sur le basculement de la Belle Epoque, année de paix, d'insouciance, de grande créativité (artistique, scientifique) dans le cauchemar de la guerre de 1914.

Correspondances d'Alain Fournier, Charles Péguy, Roger Martin du Gard, Octave Mirbeau...

<http://www.grignan-festivalcorrespondance.com>

Centre Culturel International de Cerisy / Colloque « Marguerite Duras : Passages, croisements, rencontres » du 16 au 23 août

Organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Marguerite Duras, ce colloque vise à explorer l'œuvre multiple conjuguant prosaïsme et poésie, texte, théâtre, cinéma, le vécu et le fictionnel...

Lectures de correspondances.

<http://www.ccic-cerisy.asso.fr>

Rencontres d'Aubrac, 19ème édition « Imaginaires du ciel étoilé » Association A la rencontre d'écrivains du 18 au 22 août.

Festival littéraire du plateau d'Aubrac réunissant à Saint Chély d'Aubrac, Conques, Aubrac des écrivains, universitaires, acteurs, musiciens...

Trois lectures de correspondances à Saint Chély d'Aubrac avec le comédien Matthieu Dessertine :

- le 20 août à 15h00 : Extraits de la correspondance entre Kepler et Galilée

- le 21 août à 10h00 : Extraits de la correspondance de Jean Giono

- le 21 août à 15h00 : Extraits de la correspondance générale de Vincent Van Gogh sur la composition de La Nuit étoilée.

Enregistrement et diffusion des lectures sur France Culture.

<http://www.rencontres-aubrac.com>

II. L'écriture vivante et novatrice

a. Manifestations associant textes et musique

Le Centre des Ecritures de la Chanson Voix du Sud - Fondation La Poste, créé en 2006 avec l'arrivée de la Fondation d'entreprise La Poste.

Le Centre des écritures, en milieu rural, développe des dispositifs de formation et d'accompagnement au service des projets professionnels avec pour socle les Rencontres d'Astaffort, qui permettent l'émergence collective de projets artistiques.

A côté de sa mission première de formation professionnelle, le Centre des Ecritures organise le prix du Centre des écritures de la chanson Voix du Sud-Fondation La Poste.

- Concert de clôture des 38èmes Rencontres

- Concert des 20 ans avec Francis Cabrel Alain Souchon, Renan Luce...

7ème soirée de remise du Prix Chanson Voix du Sud - Fondation La Poste

Les deux lauréats des Rencontres d'Astaffort 2013 récompensés, se produisent sur scène.

<http://www.voixdusud.com>

Francofolies, la Rochelle, 30ème édition du 10 au 14 juillet.

La Fondation est présente aux Francofolies avec Voix du Sud.

Le 13 juillet, Bastien Lanza sur la Scène de l'Horloge Rouge

<http://www.francofolies.fr/artistes/bastien-anza>

Rencontres Musicales du Malzieu en Lozère, 2ème édition / Concert-lecture « Mozart, vie et correspondance », du 6 au 9 août

Soirée le 8 août Place des Ursulines au Malzieu-ville consacrée à Mozart, comprenant des extraits musicaux de son œuvre, et quinze extraits de correspondances lus par Stéphan Debruyne.

Association Ensemble Artifices « Sonne, sonne, cor de postillon ! » au Relais de Poste des Ormes dans la Vienne, le 5 septembre

Ce concert-lecture a été créé au Musée de La Poste en 2013 lors des Journées du Patrimoine. Extraits de Haendel, Bach, Veracini... par une formation instrumentale comprenant un cor de postillon et un cor de chasse ponctués de lectures : texte explicatif replaçant le cor de postillon dans l'histoire de la trompette, instrument de signal depuis l'Antiquité, et lettres diverses de Mme de Sévigné, De Brosses, anonyme XVIIème siècle...

Compagnie d'Ivan Morane, Spectacle-lecture « Lettres à Lou » d'Apollinaire / Studio Raspail à Paris le 15 septembre

Le spectacle tiré des Lettres à Lou de Guillaume Apollinaire (le poète vient de s'engager dans les troupes françaises et écrit tous les jours du front des lettres et poèmes à Louise de Coligny-Châtillon, qu'il surnomme Lou) a été créé en 2013 pour le Festival Livres en scènes, Textes et Voix en Cévennes sur la Scène Nationale d'Alès.

Lecture des lettres par Ivan Morane, projection de certaines correspondances, accompagnement musical par la violoncelliste Silvia Lenzi.

b. Écriture sur Internet

Correspondances d'auteurs de théâtre, Théâtre ouvert, Centre National des Dramaturges Contemporains. Numérisation

Né en 1971 au festival d'Avignon, et installé depuis 1981 au Jardin d'hiver dans le 18e arrondissement de Paris, le Théâtre Ouvert est un théâtre d'essai et de création qui possède 40 années d'archives sur les dramaturgies contemporaines.

Numérisation et mise en ligne de correspondances avec les auteurs contemporains « phares » de l'histoire de Théâtre Ouvert :

L'équipe de Théâtre Ouvert poursuit un travail archivistique de grande envergure visant à la sauvegarde, à la valorisation et à la mise à disposition du public (via son site internet) de ses 40 années d'accompagnement des écritures théâtrales nouvelles.

La fin de la numérisation et le lancement du site sont prévus à l'automne 2014, ainsi qu'une exposition consacrée aux archives du Théâtre Ouvert dans la galerie des donateurs de la Bibliothèque nationale de France, agrémentée d'archives sonores, avec le concours de l'INA et de France Culture.

Parallèlement sera publié aux Editions Actes Sud un ouvrage consacré à l'un des fondateurs, du Théâtre Ouvert, Lucien Attoun, avec la reproduction de la plupart des pièces présentées à la BnF.

<http://theatre-ouvert.net>

III - Des actions solidaires en faveur de l'écriture pour tous.

Association Lire c'est vivre à Fleury Mérogis en 2014

Elle a pour objet principal l'accès de la population carcérale à la lecture et aux différentes formes de pratiques culturelles afin de lutter contre les exclusions.

L'association, regroupant des bibliothécaires professionnels de l'Essonne, a pris en charge la création et l'animation des bibliothèques sur le site de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis afin de mettre en œuvre le droit donnant à tout détenu un accès direct à la bibliothèque (Art. D-441-2 du code de procédure pénale).

L'association met en place dans des bibliothèques de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis deux ateliers d'écriture sur l'année 2014, animés par des intervenants professionnels.

- 1 : en mars, avril, mai, onze ateliers sur le thème de la Grande Guerre conduits par Martine Lagardette pour des mineurs et des jeunes majeurs.

- 2 : à partir du 30 juin, quinze séances avec l'association Ainsi sur le mythe d'Orphée. Travail d'écriture autour de la mythologie pour les hommes et projection de l'opéra Orphée.

- 3 : fin août, ateliers écriture et calligraphie pour les femmes.

<http://www.lirecestvivre.org/>

Association II mots en Images / Se souvenir des belles choses à Perpignan de septembre 2013 à septembre 2014 (poursuite de l'action débutée en 2012)

L'association met en place des ateliers hebdomadaires d'écriture & vidéo « De l'exil à l'image » avec des personnes malades d'Alzheimer accueillies au centre thérapeutique de jour Le Grand Platane à Perpignan.

La dernière étape consiste à mettre en image et en son la lettre manuscrite, que les participants ont écrite au fil du temps dans leur cahier de notes.

Réalisation de 6 lettres vidéo de 6' chacune et d'un film de 13' comprenant divers témoignages.

Les ateliers sont menés par Elsa Piat, psychologue, Anne-Marie De Franssu, réalisatrice et Claude Fages, écrivain.

Association Uni'Sons à Montpellier quartier de La Paillade, de septembre 2013 à août 2014.

Uni'Sons propose depuis 12 ans des ateliers d'écriture et de musique hip hop aux jeunes de 12 à 25 ans. Les jeunes bénéficiaires sont bien souvent en rupture de confiance avec les institutions scolaires.

Uni'Sons propose à la fois une forme d'expérience artistique et éducative.

Les jeunes doivent écrire un texte et exprimer leurs ressentis.

En compagnie des animateurs ils échangent, expriment, écrivent avec un objectif : enregistrer un morceau en studio, le graver sur un CD qui leur est offert.

L'association travaille avec des centres de réinsertion pour jeunes déscolarisés.

<http://www.ot-montpellier.fr/annuaire/association-uni-sons.html>

Association ACERMA / Atelier d'écriture spontanée à Paris 19ème de septembre 2013 à août 2014

L'association ACERMA se situe à l'interface du soin et de la vie citoyenne grâce à des activités aidant des personnes à retrouver leur place dans la société, avec leur différence. En complément des soins médico-psychosociaux, l'association propose des ateliers créatifs ciblés sur les déterminants et les conséquences. Elle est en lien avec les structures de soins qui informent les malades des actions menées.

Les patients sont accueillis individuellement, guidés pour s'inscrire aux activités adaptées et être accompagnés ensuite par la dynamique de groupe.

« Il s'agit là d'un maillon essentiel entre le soin et les activités des centres culturels, c'est le pont entre la maladie et la vie. »

Une autre particularité de l'ACERMA est d'ouvrir les activités à tout public car la mixité est un moteur essentiel pour les personnes issues du soin, associant stimulations, motivation, et contribuant à un changement de regard du public sur les addictions.

De fait, cette approche originale contribue à la prévention à différents niveaux.

L'atelier Ecriture spontanée accueille 5 à 12 participants et se tient tous les mercredis de 19h30 à 22h. Il tend à favoriser l'expression écrite, comme elle vient, dans la confiance.

Il n'y a pas de recherche de « beau » littéraire, ni de « bien ».

On s'aide de jeux pour faire démarrer les stylos, on écrit seulement pour le plaisir.

On lit (si on veut) ce qu'on a écrit et on en parle ensemble, sans jugement.

Il n'y a pas de nécessité d'assiduité, chaque séance est autonome.

<http://acerma.org>

Association Africultures / Roman-photo « Belleville en bulles » d'octobre 2013 à novembre 2014

Le projet associe un groupe de 15 jeunes suivis par l'association Savoirs pour réussir et la rédaction d'Afriscope dans la réalisation d'un roman-photo en épisodes qui sera publié dans le magazine bimestriel Afriscope.

La réalisation de ce roman-photo et sa publication dans Afriscope répond aux objectifs suivants :

- Permettre à une quinzaine de jeunes en situation d'illettrisme d'appréhender avec plaisir l'écriture et la lecture, à travers une approche ludique liant pratique de l'écrit, jeu d'acteur et photographie.

- Redonner confiance à ces jeunes en situation d'échec dans leur rapport à la lecture et l'écrit, en les valorisant par une activité créatrice dont le résultat est publié dans un média et largement diffusé.

- Encourager leur capacité à s'approprier un projet et à transmettre une parole, collective ou individuelle.

- Susciter l'envie pour ces jeunes de développer des projets de formation professionnelle mobilisant leurs compétences écrites, scéniques et photographiques.

- Lutter par une production culturelle contre les préjugés dont peuvent faire l'objet les personnes en situation d'illettrisme.

- Valoriser et renforcer les liens entre ces jeunes et les habitants et le réseau associatif du quartier de Belleville.

- du 31 octobre au 19 décembre : atelier d'écriture, 8 séances, tous les jeudis

- du 9 janvier 2013 à début avril 2014 : prises de vue et montage

- en mai 2014 : publication du roman-photo sous la forme d'un livret

- en mai 2014 : publication du roman-photo sur 3 numéros du magazine Afriscope

<http://www.africultures.com>

Fédération du Secours Populaire Français Clermont-Ferrand / Atelier d'écriture Le dire pour agir d'octobre 2013 à septembre 2014

Les antennes du Secours Populaire de Clermont-Ferrand reçoivent des personnes en situation de précarité, percevant ou non des minima sociaux. Un ensemble d'ateliers a été mis en place, et notamment depuis octobre 2011 un atelier d'écriture « Le dire pour agir ». Les participants sortent de leur isolement, de leur découragement, acceptent les sorties culturelles ou festives proposées, et plusieurs s'engagent ensuite à leur tour en prenant part aux actions de solidarité que mène le Secours Populaire en cours d'année : collectes, brocantes....

Deux animateurs bénévoles conduisent les ateliers : un écrivain public et une retraitée. Les personnes racontent et écrivent ce qu'elles ont sur le cœur, ce qu'elles pensent, ce qu'elles veulent ou ne veulent plus.

Outre le bénéfice qu'apportent l'expression écrite et la prise de parole en groupe, ces séances permettent aux animateurs de déceler plus précisément les difficultés (santé, surendettement...), d'orienter les personnes vers les structures appropriées, et de mieux les soutenir.

Deux ateliers par semaine de 2h00, fréquentés en moyenne par une vingtaine de personnes.

<https://www.google.fr/#q=secours+populaire+français+clermont+ferrand>

Association Prolifik Record / « Slide Kids 2014 » à Amiens Métropole, Département de la Somme, Région Picardie, de décembre 2013 à septembre 2014.

L'association propose, en collaboration avec les structures partenaires, un programme pédagogique, artistique et technique destiné à des jeunes de 7 à 28 ans issus des ZUS, habitant des zones d'Amiens Métropole, des zones rurales défavorisées de Somme, Picardie, qui éprouvent des difficultés avec la lecture et l'écriture.

Trois ateliers de pratique artistique pour créer des compositions musicales :

1- Slam/écriture

2-Deejaying (Mix aux platines, scratch)

3-Musiques électroniques via l'informatique.

L'idée est de combiner l'écriture avec la musique de façon ludique et attractive en proposant une médiation culturelle et pédagogique.

L'association propose des sorties culturelles en lien avec les ateliers, incite à la mobilité géographique et à la découverte culturelle, valorise les actions menées au travers d'une mixité de publics réunis autour d'un spectacle artistique, valorise le projet mené via un enregistrement en studio et une valorisation des productions des jeunes.

Les jeunes concernés s'inscrivent dans un projet à long terme.

L'association travaille avec les associations d'accompagnement à la scolarité ou directement avec les professeurs afin d'évaluer la progression scolaire de l'élève.

<http://www.maam.fr/association/prolifk-records>

Clinique Dupré / Sceaux, de janvier à juillet 2014

La clinique psychiatrique Dupré propose - intervention d'une infirmière et d'une éducatrice spécialisée - aux jeunes patients âgés de 16 à 25 ans en situation de souffrance psychique, un atelier hebdomadaire « lecture de textes et poésie ».

En juillet prochain (18 au 26 juillet) les jeunes patients découvriront un festival de poésie (Festival Poésie Les Voix Vives à Sète) au cours duquel ils participeront à différents ateliers, dont des ateliers d'écriture.

Association Les Etablissements Bollec / Citad'elles au Centre Pénitentiaire de Rennes, de janvier à décembre 2014.

Les Etablissements Bollec font partie du comité de réflexion « Culture-Justice » en Bretagne, et sont à l'initiative du projet « Citad'elles ».

Il s'agit d'un atelier permettant à trente femmes détenues de publier un magazine féminin trimestriel.

Encadrées par des professionnels - une graphiste, une journaliste et écrivaine, une plasticienne - les femmes choisissent les sujets qu'elles veulent traiter, déterminent le chemin de fer, rédigent les articles, réalisent les interviews (les intervenants se déplacent au CPR), composent les illustrations. La revue est attendue et lue par 250 détenues.

Le 3ème numéro est sorti en décembre 2013. Trois nouveaux numéros à paraître en 2014 : Citad'elles n°4 en avril, Citad'elles n°5 en août et Citad'elles n°6 en décembre.

L'équipe des Etablissements Bollec fait fonctionner Citad'elles comme une vraie rédaction : à la sortie de chaque numéro, des journalistes extérieurs donnent leur avis et critiquent le magazine de manière constructive. Novateur, le projet a déjà été médiatisé : reportages en 2013 sur TF1, Canal +.

<http://etablisementsbollec.com>

Association Cafés Littéraires de Montélimar / La Revue des cafés, de février à octobre 2014

L'association organise traditionnellement des événements visant à promouvoir l'écrit, la chaîne du livre et les rencontres d'auteurs. Son activité principale consiste en l'organisation, le 1er week-end d'octobre, des « Cafés Littéraires de Montélimar » sur Montélimar et son bassin de vie. Elle met en place à partir de février 2014 et pour une durée de 8 mois, une nouvelle action intitulée « La Revue des Cafés ».

La Revue rassemblera l'ensemble des travaux effectués pendant les ateliers - proposés à différents publics - en relation avec différentes structures relais.

Un pôle « Atelier Revue » a été créé au Centre Social Colucci, lieu de regroupement des différents publics investis dans le projet.

Les ateliers ont pour objet la valorisation de l'écriture avec l'auteur invité, la mise en forme de l'écriture par différentes techniques, la mise en page d'un récit, un article. Les thèmes principaux de travail seront l'autoportrait, la description de l'environnement proche et actuel (« Ici et maintenant » dans le prolongement d'« Ici, là-bas : la route ») et le regard des publics sur l'actualité des Cafés Littéraires. La finalisation de la maquette sera confiée à un graphiste. 300 exemplaires de la Revue en couleur seront édités. Les participants seront invités à prendre part à la restitution de la Revue qui sera organisée lors du week-end de la 19ème édition des Cafés Littéraires de Montélimar.

Association Léo Lagrange / Atelier de théâtre créatif «Fleury en scène, de la prison à l'Odéon » à la Maison d'arrêt de Fleury Mérogis, de mai 2014 à avril 2015.

Sylvie Nordheim anime des ateliers d'écriture créative à la Maison d'arrêt de Fleury Mérogis.

A partir d'improvisations autour d'un thème commun, douze personnes, détenues en longue peine, participent à des ateliers d'écriture collective. Ils créent une pièce « All in Hall, Trafics, palabres, et petits miracles autour d'un ascenseur en panne », comédie loufoque qui sera présentée le :

- le 18 avril 2015 au Théâtre de l'Odéon.

Le théâtre met une scène à disposition pour accueillir un large public et faire découvrir le travail aux médias. Tout au long de l'année, l'Odéon missionne des membres de l'équipe artistique, comédiens, metteurs en scène, scénographes qui viennent parler à Fleury-Mérogis de leurs métiers.

Association Parenthèse, ateliers d'écriture à Vanves de septembre 2014 à juin 2015

L'association Parenthèse a pour but d'aider, orienter, informer, guider et accompagner les femmes et les hommes souffrant d'un cancer, leurs aidants, famille et proches, dans un cadre accueillant et rassurant.

Au sein du pôle artistique, Parenthèse propose un atelier d'écriture mensuel.

C'est l'occasion pour les malades comme pour les aidants de mettre des mots sur leurs maux.

Le thème est donné lors de l'atelier. Chaque participant choisit ses mots, met ses émotions, son ressenti pour écrire son histoire.

Une fois le texte écrit, on décide de les partager ou non avec le groupe. Puis chacun choisit un « contact » à qui il enverra son histoire par La Poste.

Ce contact aura pour mission de continuer l'histoire et de la faire parvenir sous pli à une troisième personne qui terminera le récit et le renverra à l'Association.
Les textes feront l'objet d'une lecture publique au sein de deux ateliers « dédiés » par an, puis mis en ligne sur le site de l'association.
<http://www.parenthese92-asso.fr>

Auteurs

Nathalie Jungerman (ingénierie éditoriale
et rédactrice en chef indépendante)
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
ISSN 1777-563
nathalie.jungerman@laposte.net
florilettres@laposte.net

ÉDITEUR FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

44 boulevard de Vaugirard
Case Postale F313 75757 Paris Cedex 15
Tél : 01 55 44 01 17
fondation.laposte@laposte.fr



<http://www.fondationlaposte.org>
fondation.laposte@laposte.fr

*Une édition spéciale avec les chroniques littéraires
de Corinne Amar, Elisabeth Miso et Gaëlle Obiégly
paraîtra au mois d'août.*

L'équipe de FloriLettres vous souhaite un bel été...